

Sylvain Ménager

De l'air

ESSAI

Préface de Jean-Marie PELT

Anima

La vie est trop extraordinaire pour n'être que le fruit du hasard ; il y a nécessairement autre chose qui la sous-tend, une réalité subtile qui, même si elle demeure mystérieuse, permet de mieux comprendre ce que nous sommes et de voir un sens à l'existence. En être conscient peut aider à vivre de façon plus sereine et heureuse.

A une échelle plus large, cette même approche permet d'entrevoir des solutions pour soigner ce grand corps malade qu'est devenue notre société, et aller ainsi vers des jours plus réjouissants.



Sylvain Ménager, après avoir été ingénieur des eaux et forêts, est aujourd'hui professeur des écoles, rééducateur en psychopédagogie et créateur de jeux.

9 € (TTC France)



Sylvain Ménéger

De l'air

Anima (auto-édition) 2013
www.delair.sitew.fr
ISBN : 978-2-9546448-0-6

Anima

Du même auteur :

Jeux éducatifs

La bonne clé, Nathan 2007

La chasse aux papillons, Nathan 2011

Jeux grand public

Le monstre du lac, Nathan 2009

Cubulus, Gigamic 2011

Buildingue, autoédition 2013

Colosse, Prise de tête 2013

Pixomino, autoédition 2014

« La vie ordinaire se poursuit sans que les gens réalisent à quel point elle est extraordinaire. »

Proverbe chinois

Préface de Jean-Marie PELT

Président de l'Institut Européen d'Ecologie
Professeur Honoraire de l'Université de Metz

J'ai abordé avec curiosité l'ouvrage de Sylvain Ménager qui, me disait-il dans son courrier, se voulait une invitation à développer une spiritualité laïque ; et c'est bien une spiritualité universelle et ouverte à tous qu'il propose. En avançant dans ma lecture, je sentais monter en moi des sentiments d'empathie, puis de sympathie débouchant sur de fortes convictions communes partagées.

L'auteur nous invite à un redressement individuel et collectif autour des grandes valeurs que toutes les spiritualités d'Orient et d'Occident ont proposées et défendues. J'ai profondément aimé chez Sylvain cet amour du beau et du bien. Il est « bel et bon » disaient les pédagogues grecs de leurs élèves lorsqu'ils voulaient les honorer en les considérant comme un « modèle réussi ».

Ce même sentiment imprègne cet ouvrage, celui d'un homme intuitif, créatif, altruiste, poète et profondément spirituel. En le lisant, et par la magie d'un verbe généreux et de formules qui font mouche, on se sent devenir meilleur.

Le diagnostic que l'auteur porte sur la société contemporaine est sans complaisance. D'ailleurs, l'immense majorité de nos concitoyens le partage, qu'il s'agisse de la crise écologique, de la dégradation des conditions de vie et de travail, de la recherche de la rentabilité immédiate et du profit maximum acquis en un minimum de temps, tous nous ressentons que cette course effrénée vers un toujours plus strictement matériel ne saurait nous conduire qu'à l'abîme. La solution, ce n'est point toujours plus de biens matériels, mais toujours plus de biens spirituels, et l'auteur propose un riche panel de pistes qui pourraient nous mener à un salutaire sursaut, pour autant toutefois que nous soyons de plus en plus nombreux à les emprunter. Pour cela, il faut et il suffit de vivre selon l'Esprit avec un grand « E » et nous y sommes tous invités car l'Esprit est créateur, et donne sens à la vie.

Cet ouvrage est porteur d'espoir et de sens. Sans référence explicite aux religions, il montre que l'Esprit est à l'œuvre en chacun de nous et que nous ne sommes pas que des monades venues là par hasard et seulement préoccupées par la satisfaction des pulsions de ce qu'il appelle le « petit je ». Au contraire, portés par les forces de l'Esprit, nous sommes engagés dans la merveilleuse aventure de la vie dont l'ultime accomplissement est l'amour.

J'ai beaucoup aimé le message de Sylvain, j'y adhère entièrement et je lui souhaite le vif succès qu'il mérite.

Jean-Marie PELT

Avant-propos

Depuis l'enfance, il me semble avoir toujours été en recherche, observant, m'interrogeant, expérimentant, lisant, échangeant avec d'autres, pour essayer de comprendre cette vie qui nous anime, et répondre en particulier à la question : « Tout cela a-t-il un sens ? »

Il m'est ainsi apparu que, contrairement à un courant d'idées largement répandu actuellement, la vie n'est pas que le fruit du hasard ; il y a nécessairement autre chose qui la sous-tend, une réalité subtile qui, même si elle demeure mystérieuse, permet de mieux comprendre ce que nous sommes et de voir un sens à l'existence. En être conscient peut aider à vivre de façon plus sereine et heureuse. Tel est l'objet de la première partie du livre.

A une plus large échelle, cette même approche m'a conduit, dans une seconde partie, à avancer quelques propositions pour soigner ce grand corps malade qu'est devenue notre société, et aller ainsi vers des jours plus réjouissants – car, j'en suis convaincu, avec tout ce que la nature nous offre et les formidables potentialités dont nous disposons, nous aurions tout pour vivre bien, paisiblement, sur une planète magnifique. Il n'en tiendrait qu'à nous.

Première partie

LA VIE

Le mystère de la vie

La vie est un mystérieux phénomène qui a abouti aux êtres évolués que nous sommes.

Voir la vie à l'œuvre n'en finit pas de m'étonner : ce cœur qui bat inlassablement dans notre poitrine, ces vaisseaux sanguins qui irriguent les moindres endroits de notre corps, ces yeux qui nous permettent de voir avec précision les formes, les couleurs, les reliefs, en s'adaptant automatiquement aux conditions d'éclairage, les mécanismes inouïs contenus dans chacune de nos oreilles, notre odorat si fin et si prompt à détecter les moindres parfums, nos muscles, exactement ajustés à notre ossature, nous donnant la possibilité de nous déplacer avec légèreté et d'effectuer les gestes les plus minutieux, notre peau douée de sensations tactiles et capable de se régénérer quand elle est lésée, notre cerveau

fait de milliards de cellules interconnectées qui nous permettent de penser, d'agir selon notre volonté, de communiquer avec les autres... toute cette complexité en nous, invraisemblable et pourtant parfaitement fonctionnelle, qui se fait oublier quand la santé est là, et qui nous permet de goûter simplement aux joies de l'existence.

Et puis, partout autour de nous, dans la nature, tant de plantes et d'animaux surprenants, tant de beauté, de diversité, de parfums, de saveurs, d'harmonie jusque dans les moindres détails. Voyons les fleurs, les ailes des papillons : ces dessins, cette finesse, ces couleurs... Songeons au vol des oiseaux ou à celui, stationnaire, de la libellule (extrêmement complexe à reproduire au moyen d'une machine), au mimétisme de nombreuses espèces, comme le lièvre variable dont le pelage gris devient blanc en hiver, se confondant avec la neige... et à encore tant d'autres faits incroyables.

Certains scientifiques avancent que l'évolution du vivant serait due aux mutations successives provoquées par les rayons cosmiques venant frapper aléatoirement les chaînes d'ADN au fil du temps. Si ce mécanisme existe, il est très

grossier – s'apparentant à du tir au pistolet en aveugle dans un magasin de porcelaine – et ne saurait expliquer tous ces prodiges.

Le hasard génère du désordre et de la perte d'informations¹. Or la vie procède d'un ordre et d'une quantité d'informations inimaginables. Songeons à notre ADN qui contient 6,4 milliards de paires de nucléotides – lesquels sont comme des lettres permettant de composer l'information génétique à la base du développement et du fonctionnement de notre organisme –, soit l'équivalent de cinq cents gros dictionnaires (tout cela dans chacune de nos cellules).

Si le hasard a sa place dans l'évolution du vivant, il ne saurait à lui seul tout expliquer ; il y a nécessairement autre chose qui la sous-tend.

Un Esprit créateur

On pourrait faire un parallèle entre le vivant et les appareils de haute technologie qui nous entourent – comme cet ordinateur sur lequel je

1. Conformément au second principe de la thermodynamique, aussi appelé : « loi de l'entropie ».

suis en train d'écrire. Chacun sait que ces objets procèdent d'une intentionnalité et d'un long processus de création par améliorations successives, chaque élément les constituant étant le résultat d'une pensée, d'une intelligence, d'une volonté. Pourquoi en irait-il autrement pour le vivant qui dépasse de loin en complexité et en fonctionnalité tout ce que les plus brillants ingénieurs ont réussi à mettre au point ?

Les objets qui nous entourent sont le résultat d'une intelligence et d'une intention créatrice humaines. Sans l'homme – ou sans l'esprit humain –, il n'y aurait pas d'objets. De même, les êtres vivants seraient l'expression d'une intelligence et d'une intention créatrice – donc aussi d'un esprit.

Je perçois ainsi le vivant comme de la matière mise en forme et animée par une mystérieuse énergie doublée d'une intelligence supérieure. Cette « énergie intelligente » – que nous appellerons l'Esprit – serait partout présente pour créer de la vie dès que les conditions s'y prêtent. Elle circulerait également en tout être vivant pour le préserver, autant que faire se peut.

L'Esprit serait comme l'air : partout présent et offert à tous, en même temps qu'invisible et essentiel pour vivre².

L'Esprit échappe à l'œil ordinaire comme aux instruments de mesure ; cependant on peut le percevoir par ses manifestations que sont les êtres vivants – et, à leur base, l'ADN qui est comme un programme informatique définissant leurs caractéristiques. Mais un programme ne s'écrit pas tout seul...

L'Esprit aurait élaboré l'ADN au fil du temps, en cherchant à adapter chaque espèce à ses besoins spécifiques et aux modifications de son environnement, donnant ainsi naissance, petit à petit, étape après étape, à des formes de vie de plus en plus évoluées, selon une infinité de nuances – telles que nous pouvons les observer.

2. Disant cela, je précise que j'ai suivi une formation scientifique, que je m'intéresse aux mathématiques, aux statistiques, aux sciences en général... mais il me faut reconnaître l'existence d'une réalité qui nous dépasse – laquelle n'exclut pas la rationalité – et que je trouve dommage d'évacuer sous prétexte que l'on ne parvient pas à l'appréhender avec les outils scientifiques habituels, car on se prive d'une compréhension de ce qu'est la vie, et, sans doute, d'avancées majeures pour le futur.

Les informaticiens font de même quand ils créent un logiciel : ils ne se contentent pas de le concevoir une fois pour toutes, mais essaient de le perfectionner sans cesse, en l'adaptant aux nouveaux besoins qui pourraient voir le jour, ce qui les amène à mettre au point de nombreuses versions successives.

Ainsi, ce ne serait pas l'organe qui, apparu fortuitement, serait à l'origine de la fonction, mais le besoin – voire le désir – de la fonction qui, sous l'effet d'une énergie encore inconnue, tendrait à faire apparaître l'organe.

Cette dynamique créative, adaptative, ne serait pas en contradiction avec les phénomènes de mutations accidentelles (de même qu'un enregistrement informatique peut subir quelques altérations et continuer de fonctionner tant bien que mal), de sélection naturelle, d'amélioration génétique et de diversification des espèces par croisements... Tous ces aspects coexisteraient, et l'évolution du vivant en serait la résultante.

Les évolutionnistes ne seraient donc pas à opposer aux créationnistes. Les deux auraient raison : la vie serait une création s'opérant selon les lois de l'évolution.

L'esprit personnel

Saisir que la vie est le fruit d'un Esprit créateur permet de mieux comprendre le fonctionnement de nos pensées – qui ne saurait s'expliquer par la seule activité bio-électro-chimique de nos cellules cérébrales.

Notre cerveau ne serait pas la source de nos pensées, mais seulement une interface entre notre corps et un « environnement énergétique intelligent » qui lui serait associé et que nous appellerons l'esprit personnel, ou simplement l'esprit (avec un petit « e »).

C'est cet esprit qui ferait la spécificité d'une personne – sa personnalité –, lui donnant une énergie particulière, un certain regard, certaines expressions de visage, certaines qualités dans la voix... D'ailleurs, étymologiquement, le mot « personne » signifie : « qui sonne à travers », évoquant bien l'idée d'une énergie investissant une entité physique.

Une expérience toute simple permet de mettre en évidence la présence de l'esprit : décidez de bouger votre main d'une certaine manière, elle

obéit ; décidez de la laisser immobile, elle ne bouge plus. Ou encore : décidez de penser à vos proches ou à un événement que vous avez vécu, un endroit où vous êtes allé... à chaque fois des images en rapport vous apparaissent intérieurement. Le cerveau intervient dans ces processus, mais ce n'est pas lui qui prend les décisions de faire ou de ne pas faire, d'orienter vos pensées dans telle ou telle direction ; c'est quelque chose d'autre en vous.

C'est ce libre arbitre qui fait que nous sommes plus que des machines, aussi sophistiquées soient-elles. Une machine ne peut qu'exécuter des programmes pour lesquels elle a été conçue. Nous présentons bien entendu cette dimension mécanique, avec notre corps et tous ses fonctionnements, mais il y a plus en nous.

Notre cerveau serait comme un ordinateur au service de notre esprit, lui fournissant toutes sortes d'informations et, en retour, mettant à exécution ses instructions. Nos tissus cérébraux auraient ainsi la capacité de répondre aux stimulations de notre esprit pour les convertir en impulsions nerveuses, provoquant des actions concrètes au moyen du corps. Réciproquement,

ils auraient la faculté de transformer les signaux captés par nos organes sensoriels en informations auxquelles notre esprit aurait accès³.

Ainsi, même si elles ont besoin du cerveau pour prendre forme et produire des actions, les pensées seraient fondamentalement de nature spirituelle – d'où la difficulté des scientifiques à les appréhender. Tout ce qu'ils réussiraient à observer, ce seraient leurs effets neurologiques, mais pas leur origine qui reste insaisissable.

3. Notons que ce fonctionnement justifierait l'emploi du mot « énergie » pour caractériser l'esprit car il correspond bien à la définition qu'en donne le dictionnaire : « *Énergie. Grandeur caractérisant un système et exprimant sa capacité à modifier l'état d'autres systèmes avec lesquels il entre en interaction* ». En effet, l'esprit pourrait interagir avec le cerveau, provoquant des actions concrètes au moyen du corps. A un autre niveau, l'Esprit avec un grand « E » pourrait interagir avec la matière, et en particulier l'ADN, pour créer des formes vivantes et les faire évoluer au fil du temps. N'existerait-il donc pas une autre forme d'énergie que celles déjà connues par les physiciens, une énergie que l'on pourrait qualifier de « spirituelle » ?

On peut également concevoir l'existence d'une dimension spirituelle, siège de l'esprit, qui serait couplée à la dimension matérielle – un peu comme en mathématiques on fait appel à un axe imaginaire permettant de définir la notion de nombres complexes, lesquels s'avèrent utiles pour décrire certains phénomènes physiques.

La plasticité cérébrale

Évoquons au passage un étonnant phénomène qui permet de mieux comprendre comment fonctionne le cerveau en relation avec l'esprit.

Les neurosciences ont montré que rien n'est figé dans le cerveau : en permanence de nouvelles connections se forment entre les neurones en fonction des apprentissages. En imagerie médicale, on peut même observer un épaississement de certaines zones du cerveau chez des enfants apprenant à jouer du piano.

Ce processus permet à notre cerveau de se créer ses « logiciels intérieurs » rendant nos actions habituelles de plus en plus rapides et efficaces, avec des automatismes venant libérer notre esprit pour qu'il puisse se consacrer à d'autres tâches. C'est ainsi que, par exemple, une personne qui commence à tricoter va aller lentement au début, mobilisant toute son attention sur son activité, puis, avec l'entraînement, elle parviendra à aller de plus en plus vite, jusqu'à ce que ses gestes deviennent automatiques, lui permettant de faire autre chose en même temps, comme soutenir une discussion avec quelqu'un.

Ces « logiciels intérieurs » peuvent avoir différentes fonctions : reconnaissance visuelle, tactile ou auditive, motricité, langage, lecture, écriture, calcul, raisonnement par mise en lien d'informations diverses... comme dans un ordinateur. Grâce à eux, notre esprit peut devenir de plus en plus performant : pour comprendre, réfléchir, communiquer avec les autres, agir, créer...

Voilà qui montre, si besoin était, combien la vie est extraordinaire et ne saurait s'expliquer par le seul fait du hasard. Imaginez un ordinateur qui se serait construit tout seul, et qui, de plus, pourrait développer de nouveaux circuits à l'intérieur de son microprocesseur en fonction des besoins ou des désirs particuliers de son utilisateur. Impensable.

Puisque nous sommes dotés d'un esprit capable de ressentir, de choisir, de vouloir, d'imaginer, de créer... ne peut-on concevoir qu'un Esprit puisse être à l'origine du vivant, comme lui invisible et pourtant présent ?

... un Esprit qui serait aussi Amour.

Un Esprit aimant

Sans appartenir à telle ou telle religion, je pense, comme il a été dit, que l'Esprit est Amour.

C'est forcément une énergie d'Amour qui assure le fonctionnement de notre corps et maintient sa cohésion malgré tous les mauvais traitements que nous pouvons lui faire subir. Songeons à notre cœur qui bat inlassablement dans notre poitrine depuis l'aube de notre existence, à nos organes digestifs qui se mettent au travail après chacun de nos repas, à nos plaies qui se réparent d'elles-mêmes quand nous sommes blessés, ou à tant d'autres prodiges encore – tout cela nous étant donné et s'opérant indépendamment de notre volonté ou de nos efforts.

Si l'Esprit n'était pas Amour, comment pourrions-nous éprouver nous-mêmes ce sentiment ? Pour moi, la joie et la magie des sensations que nous ressentons quand nous aimons, renvoient forcément à une réalité essentielle de l'existence.

Que l'Esprit soit Amour complèterait le fait qu'Il soit créateur, d'une part parce que c'est par amour que l'on crée de belles œuvres, et

d'autre part parce qu'il faut être au moins deux pour aimer. C'est ainsi qu'Il créerait de l'autre, des êtres vivants de plus en plus évolués, détenteurs de libertés et doués de conscience, jusqu'à pouvoir prolonger intentionnellement son œuvre.

Plusieurs questions m'ont cependant travaillé : si l'Esprit est Amour, pourquoi alors les moustiques, la souffrance, les maladies et la mort ?

Les moustiques

Quoi de plus importun que ces insectes ailés qui nous agressent et qui, dans certains pays, véhiculent des maladies mortelles ?

Pour comprendre comment l'Esprit a pu concevoir pareilles créatures, il nous faut admettre que l'homme n'est pas le centre de la création. Peut-être disposons-nous d'une capacité de conscience plus importante que les autres espèces, mais, fondamentalement, nous ne sommes pas différents d'elles. Comme les animaux, nous naissons, grandissons, respirons, puisons notre nourriture dans notre environnement, cherchons

à nous reproduire, essayons d'échapper aux dangers et finissons par mourir. Les plus évolués d'entre eux possèdent même d'étonnantes capacités cognitives et langagières qui en font nos proches cousins.

Chaque être vivant, qu'il soit homme, animal, végétal – et même bactérien ou viral –, procède du même souffle de vie, comme si l'Esprit s'attachait à protéger et valoriser chacun.

Mais, dans la nature, les espèces vivantes sont en perpétuelle interaction les unes avec les autres, ayant en particulier besoin de se nourrir, d'où des mécanismes de destruction-construction qui peuvent sembler cruels. C'est ainsi que la grenouille gobe le moustique, que le lion dévore la gazelle, ou que l'homme tue le poulet.

Cela pose évidemment question. Mais il n'y a pas là de cruauté, seulement l'expression de la nécessité. Les membres de certaines tribus, dites primitives, en étaient bien conscients et remerciaient l'esprit de l'animal qu'ils mangeaient.

Par ailleurs, en prenant un peu de recul, il apparaît que toutes ces interactions participent

d'un ensemble complexe mais cohérent, présentant même d'incroyables harmonies, et en évolution continue. On peut ainsi percevoir, au-delà d'un apparent « égoïsme » des gènes, l'expression d'une profonde intelligence, les intérêts particuliers de chaque espèce s'effaçant devant un intérêt général qui les dépasse.

En notant qu'il existe également dans la nature de nombreux phénomènes de coopération (tels que les associations plantes-champignons, les comportements sociaux chez certains insectes, la pollinisation...), certes moins perceptibles que les manifestations de compétitions et de prédateurs, mais sans lesquels la vie ne serait pas.

Chaque être vivant a donc sa fonction : le brin d'herbe, la gazelle, le lion, l'homme, le serpent, la grenouille, le moustique... Tout n'est qu'une question d'équilibre entre eux. Après, nous pouvons nous protéger des insectes piqueurs, comme notre organisme se protège des microbes qui pourraient lui nuire.

La souffrance

En pensant à la souffrance, il me revient le souvenir d'une impressionnante chute de vélo que j'ai faite lorsque j'avais dix ans : je roulais à fond de train sur une petite route de campagne, en me levant sur les pédales pour essayer d'aller encore plus vite, lorsque ma chaîne a déraillé. Je suis passé par-dessus le guidon pour venir heurter violemment l'asphalte gravillonné. Ce fût un choc sourd, assommant, mais je n'avais pas perdu connaissance ; je voyais mes vêtements déchirés, mes mains que je ne parvenais plus à bouger, mes blessures et mon sang qui coulait, mais, à mon grand étonnement, je ne ressentais quasiment aucune douleur. J'étais dans un état second, comme drogué. Une voiture qui passait par là m'a ramené chez moi ; on a désinfecté mes plaies et, au fil des jours, mon organisme a retrouvé son intégrité, comme si aucun accident n'avait eu lieu.

Cette expérience illustre un fait troublant : la nature nous a dotés de dispositifs internes très performants pour atténuer la douleur en cas de lésion brutale et sévère de notre organisme. Que de tels mécanismes puissent ainsi entrer en

jeu, aussi rapidement et avec une telle efficacité, renforce ma conviction que la vie procède d'une intention créatrice inspirée par l'Amour : le maximum a été fait pour que, malgré ses aléas, la vie soit la plus agréable possible aux êtres qui l'ont reçue.

Mais la douleur a aussi une fonction : comme un voyant qui se met à clignoter sur le tableau de bord d'une voiture, elle peut nous signaler un problème à tel ou tel endroit de notre organisme, ou nous avertir de conditions extérieures qui pourraient mettre à mal notre intégrité. Si on pose sa main sur une plaque brûlante, la douleur que l'on ressent incite à vite la retirer sans quoi elle sera lésée. De même, si on fait un repas trop copieux, les maux qui s'ensuivent nous disent qu'il n'est pas bon de manger autant.

Il convient donc d'écouter nos douleurs, elles ont toujours quelque chose à nous apprendre – sachant que ce qui est vrai pour la souffrance physique l'est également pour la souffrance psychique, cette dernière pouvant aussi être très riche d'enseignements.

Les maladies

Tout au long de son existence, chaque organisme vivant est traversé par l'énergie de la vie qui, au moyen des mécanismes programmés sur l'ADN, fait son possible pour maintenir son intégrité et le réparer quand il est lésé (comme après ma chute de vélo). Mais, si les agressions sont trop fortes – ou si l'ADN lui-même est endommagé, comme cela peut se produire lorsqu'il est irradié –, alors les stratégies mises en œuvre par la nature pour le maintenir en bon état peuvent être dépassées, et c'est la maladie.

Pour comprendre la maladie, il faut considérer le principe d'action / réaction qui fait, par exemple, qu'un caillou lancé en l'air retombe. Aussi, pour ne pas en recevoir sur la tête, convient-il de ne pas en lancer aveuglément – cette image pour signifier que, du fait de nos modes de vie souvent toxiques, nous sommes en grande partie responsables (individuellement, mais aussi collectivement) des maladies qui nous « tombent » dessus –, et que, donc, pour être moins malades, il nous faudrait adopter des fonctionnements plus respectueux du vivant.

Après, il peut y avoir les aléas et les accidents de l'existence : la fréquentation de tel endroit va occasionner telle infection (sur un organisme qui était peut-être déjà fragilisé). Aussi est-il bon d'avoir développé une médecine performante, mais qui ne doit pas faire oublier l'importance du mode de vie – comme le reconnut Louis Pasteur avant de mourir : « *C'est Claude Bernard qui a raison, le terrain est tout, le microbe n'est rien* ».

En considérant également que certaines maladies peuvent aussi être une manière pour le corps de chercher à rétablir un équilibre physiologique rompu – par exemple, en incitant une personne à observer un repos et une diète salutaires (quand on est malade, on reste au lit et on n'a guère d'appétit) qui peuvent être l'occasion d'évacuer des toxines accumulées dans son organisme : une sorte de grand nettoyage –, mais le travail de restauration est alors plus compliqué, plus incertain et plus douloureux.

La mort

Impulsée par l'Esprit, la vie s'est construite de proche en proche, en allant vers des formes de

plus en plus évoluées. Mais ces dernières ne sont pas isolées les unes des autres ; elles sont interdépendantes, ayant en particulier besoin de se nourrir pour se développer, d'où un jeu de destruction-construction dans lequel la mort est présente à chaque instant. Même les plantes ont besoin d'humus qui est une dégradation de matières vivantes.

Par ailleurs, avec l'âge, les capacités de régénération des organismes vivants diminuent, et la mort vient clore leur existence aussi sûrement qu'une bougie allumée finit par s'éteindre.

La mort est également très présente au sein même de notre corps, puisque ce sont quelques trois cents millions de cellules qui y meurent chaque minute – mais qui sont renouvelées en permanence, selon une dynamique parfaitement orchestrée (quand les processus vitaux ne sont pas contrariés).

Ainsi, la mort fait partie de la vie.

On peut le déplorer, mais imaginons un instant un monde dans lequel la mort n'aurait pas cours. Se poserait alors un sérieux problème ; en effet,

avoir des enfants immortels en l'étant nous-mêmes entraînerait une croissance sans fin de la population, et l'espace disponible pour chacun deviendrait de plus en plus réduit, tendant vers zéro. Ingérable – sauf à renoncer à avoir des enfants, ce qui fait que nous vivrions en vase clos, sans renouvellement : toujours les mêmes adultes occupant les mêmes places et répétant, à force, toujours les mêmes gestes, éternellement. Voilà qui serait bien triste... triste à mourir.

Bien entendu, pour les êtres pensants et aimants que nous sommes, la mort constitue un événement très douloureux quand elle touche un de nos proches. C'est une perte, un chemin qui s'arrête, une épreuve qui vient ébranler notre existence et nous oblige parfois à nous remettre en question – ce qui peut nous amener à mieux discerner l'essentiel et à aller vers des vies ayant plus de sens. Et puis, comme nous le verrons plus loin, la mort n'est peut-être pas la fin du voyage.

Pour comprendre véritablement la souffrance et la mort, il nous faut voir quel est le sens de la vie, ce que nous allons aborder à présent.

Le jeu de la vie

Lorsque j'avais une dizaine d'années, en me promenant dans la forêt, je me souviens m'être dit : « La vie est un jeu dont nous avons à découvrir les règles. » Aujourd'hui, je continue de le penser – en ajoutant : « ... pour pouvoir ensuite y jouer de notre mieux. »

Jouer est essentiel aux enfants. A travers ses jeux, l'enfant se construit : il ose prendre des risques, fait preuve d'initiatives, expérimente des situations nouvelles, trouve des idées, se montre actif, tisse des liens avec les autres...

Le jeu place l'enfant dans la même situation que l'homme face à l'existence. Pour ce dernier, affronter les réalités de la vie est aussi une manière de l'amener à comprendre, à être créatif et à grandir en suivant un chemin original.

Les chemins de vie

J'ai l'intuition que l'Esprit est joueur. En nous donnant de vivre, Il nous invite à une vaste aventure, comme à un grand jeu de pistes à flanc de montagne.

Nous sommes libres de jouer la partie comme nous le voulons, avec, à chaque instant, le choix entre trois options : monter, rester sur place, ou descendre.

Si nous choisissons de monter, nous menons des vies parfois difficiles mais intéressantes, avec la joie de découvrir des paysages toujours plus beaux au fur et à mesure que nous nous élevons – comme à Chamonix, lorsqu'on part à pied du lieu-dit « Les Bois » pour aller vers le Montenvers : plus on gagne en altitude, et plus la vue sur la vallée est magnifique. Le plaisir est intense lorsque, au bout d'un moment, on voit surgir les Aiguilles Rouges derrière le versant d'en face. Alors, on ne regrette pas les efforts accomplis pour arriver jusque là. Mais ce bonheur est peu en comparaison de celui que l'on éprouvera un peu plus tard en découvrant la Mer de Glace, sous le soleil de l'après-midi.

Si l'Esprit nous invite à monter, jamais Il ne nous pousse. Quand nous ne voulons pas avancer, nous restons sur place, voilà tout ; mais alors la vie devient monotone et terne.

A ce jeu, certains choisissent de se laisser aller, de suivre la pente de la facilité. Ils glissent alors vers des fonds boueux et sinistres. Par suite, ils se droguent pour essayer d'échapper à la misère de leur condition, et leur santé se dégrade. Dans leur rage, ils abîment ce qui se trouve à leur portée (sans que cela leur apporte le moindre réconfort), ils hurlent ou se terrent, ruminent des pensées sombres. Ceux-là n'ont pas compris le but du jeu, et en veulent au monde entier, insultent la vie pour leur mal-être. Le problème, c'est qu'ils en sont la cause. Mais rien n'est perdu pour eux : il suffit qu'ils comprennent et se mettent à marcher dans le bon sens, pour sortir de ces enfers. Leur joie sera alors sans pareille lorsqu'après avoir réalisé leur méprise et remonté un peu la pente, ils pourront eux aussi apprécier les beaux paysages d'altitude.

« Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » (André Gide)

Le sens de la vie

Comme dans un jeu, la vie serait pour nous l'occasion de réfléchir, d'expérimenter, de faire des projets, de construire, de nous montrer créatifs, en étant confrontés aux autres et à la réalité matérielle.

Le sens de la vie, à travers ce cheminement difficile, serait de développer notre conscience, de grandir en esprit ; et le mieux, pour y parvenir, serait de vivre, comme l'Esprit, de manière créative et aimante.

Plusieurs observations viennent corroborer cette hypothèse :

- Depuis les origines de la Terre jusqu'à nos jours, la vie est allée vers plus de complexité, s'accompagnant d'un développement de la capacité de conscience des êtres vivants.
- Lorsque je prends conscience de quelque chose qui auparavant m'était obscur, c'est une grande satisfaction : c'est la joie de découvrir, de comprendre ; c'est le sentiment d'avoir progressé dans la conscience des choses, d'y

voir plus clair. Là encore, on retrouve l'idée d'évolution en esprit, avec le bonheur qui vient récompenser l'effort de grandir.

- Les films ou les livres qui m'intéressent le plus sont ceux qui me permettent d'effectuer des prises de conscience.
- Les activités qui me procurent le plus de satisfactions sont celles qui sont créatives et orientées vers les autres, comme lorsque je crée des jeux qui vont être l'occasion pour des personnes de se rencontrer, de stimuler leur intelligence en y prenant plaisir. De même, que ce soit dans ma vie familiale sociale ou professionnelle, c'est toujours pour moi une grande joie lorsque j'ai le sentiment d'avoir pu aider quelqu'un à dépasser certains problèmes auxquels il se heurte, et, par suite, à être plus heureux.
- Les plus belles émotions – celles qui me donnent le plus envie d'avancer – sont celles que j'éprouve lorsque je ressens de l'amour ou que j'agis avec amour. A l'inverse, sans amour, la vie semble terne, fade, vide.

Pour donner du sens à son existence, il conviendrait donc, d'une part, de chercher à prendre conscience de ce qu'est la vie, et, d'autre part, de s'appliquer à tracer son chemin en essayant d'aimer et d'être créatif – mais surtout d'aimer, car, en dehors de l'amour, les créations perdent leur sens et leur lumière.

Le tandem esprit-matière

Nous l'avons vu, notre être comporterait deux dimensions, l'une matérielle (le corps), l'autre spirituelle (l'esprit personnel), les deux étant complémentaires, comme un véhicule (le corps) et son conducteur invisible (l'esprit) : sans le véhicule, le conducteur ne pourrait pas aller bien loin. Inversement, sans le conducteur, le véhicule ne bougerait pas. Matière et esprit forment ainsi un tandem – ou un couple – nécessaire pour que la vie soit et progresse.

Le corps et la matière apparaissent comme un passage obligé pour l'esprit afin qu'il puisse agir, expérimenter et évoluer – de même que la pierre est le passage obligé pour le sculpteur s'il veut réaliser une œuvre et progresser dans

son art. Sans le corps, sans la matière, toutes les intentions créatrices n'auraient pas de véhicule, pas de support, et resteraient lettres mortes.

La matière est l'épreuve de l'esprit, dans le double sens du mot « épreuve » : à la fois un passage difficile à traverser et un moyen technique pour imprimer une volonté créatrice.

Vivre selon l'Esprit ne consiste donc pas rejeter le côté matériel de l'existence, mais à tendre vers un équilibre harmonieux entre matière et esprit – sachant que cet équilibre est difficile à trouver et toujours instable, le corps (matériel) étant naturellement attiré vers le « bas », par la facilité, l'inertie, tandis que l'esprit tend à s'évader vers le « haut », dans une recherche d'idéal, de perfection, d'absolu.

Si esprit et matière sont complémentaires, l'un serait néanmoins plus important que l'autre : l'esprit qui est ce que nous sommes en essence, et sans lequel nous ne serions que matière inerte ; l'esprit qui habite le corps comme la main habite le gant. Autrement dit : l'esprit serait la fin, et la matière le moyen.

Il est bon de prendre conscience de cette réalité et de cette primauté de l'esprit. C'est ce qui permet de mieux se gouverner soi-même, de moins donner prise aux craintes, aux égoïsmes, de se dégager plus facilement des pressions ou tentations du monde ambiant, de poser des actes ayant plus de sens, et de mener des existences plus libres, plus sereines, avec le délicieux sentiment d'être en phase avec la vie.

La finalité de notre existence serait donc double, comme les deux faces d'une même médaille : sur le plan matériel, il s'agirait d'entretenir et de prolonger l'œuvre de l'Esprit sur la Terre (par nos travaux, nos créations, l'aide que nous pouvons apporter aux autres...), et, sur un plan spirituel, de venir accroître l'Esprit universel par le « gain en esprit » que nous aurions réalisé à travers notre expérience de vie personnelle.

Telle serait la vie : un processus de croissance spirituelle auquel nous sommes tous invités à prendre part, et le monde serait le support matériel permettant cette évolution.

Le hasard

Si on lance un dé, la face qui apparaît est le fruit du hasard et n'est en rien prévisible. Le hasard peut ainsi faire que notre vie bascule à tout moment pour des raisons inattendues : une rencontre, une découverte, un accident...

La vie comporte donc une part de hasard, mais, à l'instar de nombreux jeux de société, elle est surtout une question d'intelligence. Au Scrabble, par exemple, si les lettres sont fournies par le hasard, ce dernier n'a que peu d'influence sur l'issue de la partie, car c'est surtout la culture et le savoir-faire des joueurs qui sont déterminants.

Par ailleurs, les choix que nous faisons peuvent nous prédisposer à vivre plus particulièrement tels ou tels événements qui, en ce sens, ne sont donc pas entièrement dus au hasard, mais sont aussi en partie la conséquence de notre état intérieur, du style d'activités que nous pratiquons, des lieux ou des personnes que nous fréquentons.

On comprend ainsi que l'avenir n'est pas écrit, que notre histoire – personnelle ou collective – se construit au fur et à mesure que nous

avançons, certes en fonction du hasard, mais surtout en fonction des choix que nous faisons et des actes que nous posons.

Après, il y a parfois de telles coïncidences dans l'existence que l'on peut se demander si elles sont uniquement dues au hasard ou s'il n'y aurait pas une intervention discrète qui créerait des opportunités au fil de notre parcours, ou qui nous donnerait des indices pour nous aider dans notre cheminement : une situation vécue riche d'enseignements, les paroles d'un enfant ou d'une chanson qui nous éclairent avec à propos, le passage d'un livre sur lequel notre regard tombe « par hasard » et qui répond précisément à une question que l'on se posait, un rêve marquant et très symbolique... Mais là, on ne peut rien affirmer ni prouver ; on ne peut que le vivre, constater – à chacun de se faire sa propre opinion.

Les miracles

Je pense qu'il ne faut pas attendre de miracles. De telles manifestations n'inciteraient pas les hommes à faire les efforts nécessaires pour tracer

leur chemin et évoluer – ce qui serait contraire au sens de la vie tel que nous l'avons vu.

Les avancées significatives de nos vies ne procèdent pas de miracles, mais d'un mélange de désir, de travail, de volonté, de patience, d'audace, d'humilité, avec peut-être aussi une part d'intuition dont la source reste mystérieuse.

Dans le champ spirituel, personne ne peut faire le chemin à notre place. Tout véritable progrès, même s'il fait intervenir d'autres personnes, correspond toujours à un vrai travail personnel, à une difficulté surmontée, à un dépassement de soi.

Les miracles, il ne s'agit donc pas de les attendre, mais de les accomplir – ou de mettre toutes les chances de son côté pour que ce que l'on souhaite vivement puisse se réaliser.

Dans le cadre de nos relations avec les autres, nous avons tous la possibilité de réaliser de petits, voire de grands miracles. Il faut juste savoir se détendre, laisser la vie entrer en soi et être à l'écoute des autres pour tendre la main au bon moment à qui pourrait en avoir besoin.

Alors la vie s'illumine, aussi bien pour celui qui reçoit que pour celui qui donne, une énergie joyeuse circulant en chacun d'eux. Quelques mots bienveillants, un geste poli, un sourire offert... peu de choses suffisent pour éclairer le quotidien de ces petits miracles qui rendent la vie plus belle et plus légère.

Chacun peut aussi accomplir des miracles vis-à-vis de lui-même, en décidant de se prendre en main, de s'aider à aller mieux. C'est ainsi que l'on peut réussir à abandonner une habitude néfaste, retrouver un équilibre de vie perdu, réaliser des actions qui auparavant pouvaient paraître hors de portée, vivre plus près de ses valeurs profondes...

Après, il est un miracle tout à fait extraordinaire : c'est d'être vivant. Aussi, comme la vie et les pouvoirs de l'esprit restent encore très mystérieux, n'est-il pas exclu que, dans certaines circonstances ou en présence de personnes particulièrement avancées sur le plan spirituel, des phénomènes inexplicables puissent se produire.

En tout cas, dans le domaine de la santé, ce qui est aisément concevable – et vérifiable –, c'est

que, si une personne s'applique à vivre dans le bon sens, en cessant de malmenager son organisme, alors il peut effectivement se produire des « miracles » du fait que l'énergie de la vie peut mieux circuler en elle et opérer des réparations spectaculaires, comme dans cette étonnante histoire, rapportée par le *New-York Times*, un article intitulé : « *The island where people forget to die* » :

Stamatis Moraitis est un combattant de la seconde Guerre mondiale, d'origine grecque, qui partit s'installer aux Etats-Unis après l'Armistice. Alors qu'il avait adopté le style de vie américain, il apprit en 1976 qu'il était atteint d'un cancer des poumons. Neuf médecins confirmèrent le diagnostic et lui donnèrent neuf mois à vivre. Il avait 62 ans. Il décida alors de retourner avec son épouse sur son île natale d'Icare, en mer Egée, pour être enterré aux côtés de ses ancêtres dans un cimetière ombragé surplombant la mer. Stamatis s'installa dans une maisonnette blanchie à la chaux, au milieu d'un hectare de vignes escarpées, sur la côte nord-est d'Icare, et se prépara à mourir...

D'abord, il passa ses journées au lit, soigné par sa mère et sa femme. Mais bientôt, il redécouvrit la foi de son enfance, et commença à se rendre, chaque dimanche matin, à la petite chapelle en haut de la colline, où son grand-père avait été pope. Lorsque ses amis d'enfance apprirent son retour, ils commencèrent à lui rendre visite chaque après-midi. Leurs conversations pouvaient durer des heures, et s'accompagnaient invariablement d'une ou deux bouteilles de vin du cru. « Autant mourir heureux », se disait Stamatis.

Pendant les mois qui suivirent, quelque chose d'étrange se produisit. Il dit qu'il commença à sentir ses forces le regagner. Un jour, se sentant entreprenant, il planta quelques légumes dans son jardin. Il ne projetait pas de les récolter lui-même, mais il appréciait le soleil, et respirait l'air de la mer. Il faisait cela pour sa femme, pour qu'elle puisse profiter des légumes quand il serait parti.

Six mois s'écoulèrent. Stamatis Moraitis était toujours vivant. Loin d'entrer en agonie, il avait agrandi son potager et, sentant ses forces revenir, il avait aussi nettoyé la vigne familiale. S'accommodant de mieux en mieux du rythme

de vie paisible de la petite île, il se levait le matin quand bon lui semblait, travaillait à la vigne jusqu'en début d'après-midi, se faisait un bon déjeuner, puis enchaînait sur une longue sieste. Le soir, il prit l'habitude de se rendre à la taverne du coin, où il jouait aux dominos jusqu'à une heure avancée.

Les années passèrent. Sa santé continua à s'améliorer. Il ajouta quelques pièces à la maison de ses parents. Il développa la vigne jusqu'à produire 1 500 litres de vin par an. Aujourd'hui, 35 ans plus tard, il a atteint 97 ans et il n'a plus le cancer. Il ne suivit jamais de chimiothérapie, ne prit aucun médicament.

Après la mort

*« Le matériel parti, l'immatériel demeure.
Telle est la loi de la création
qui surpasse toute intelligence. »*

Tchouang Tseu

Lorsque le temps de la vie s'achève, on peut se demander ce qu'il advient de notre esprit.

Je ne suis bien entendu sûr de rien, mais j'aurais tendance à penser que la vie personnelle ne s'arrête pas avec la mort. Quand notre corps arrive en bout de course, notre esprit continuerait d'être. Il serait comme un capital de conscience accumulé tout au long de notre vie et qui pourrait avoir des prolongements.

L'hypothèse que notre esprit personnel peut alors investir un nouveau corps pour continuer sa croissance en profitant ainsi de nouvelles possibilités d'expériences, m'apparaît cohérente. Les fortes différences de personnalité et de sensibilité qui peuvent être observées chez les enfants d'une même famille, ayant bénéficié des mêmes attentions et de la même éducation, tendraient à le confirmer.

Il y a aussi le sentiment que j'ai, en regardant en arrière, d'avoir été toujours un peu le même, depuis la petite enfance ; mon corps a changé, mais, à l'intérieur, c'est la même sensibilité, le même étonnement, la même curiosité, le même goût de vivre et de créer, les mêmes aspirations, comme si on évoluait assez peu au cours d'une existence. Plusieurs vies ne seraient donc pas de trop pour progresser réellement.

En reprenant l'image du véhicule et du conducteur invisible, la mort correspondrait au moment où le véhicule devient hors d'usage. Il serait alors mis à la casse pour être recyclé, mais pas son conducteur qui se trouverait désormais quelque part dans la dimension spirituelle, peut-être à la recherche d'un nouveau moyen de transport pour continuer sa route. Par suite, la naissance correspondrait à l'acquisition d'un véhicule neuf par un conducteur qui pourrait avoir déjà beaucoup voyagé.

Peut-être même, ce véhicule ne serait-il pas attribué au hasard, mais en fonction des besoins évolutifs particuliers de son occupant, par exemple pour qu'il puisse mieux réaliser (dans les deux sens du terme) certaines choses.

La mort ne serait ainsi que la fin du corps, mais pas celle de l'esprit appelé peut-être à connaître de nouvelles aventures, comme les matins succèdent aux soirs, et la vie serait comme un grand jeu de rôles offrant à chacun la possibilité de connaître plusieurs existences, avec à chaque fois de nouvelles cartes en main, le but étant d'apprendre, de grandir en esprit.

Bien entendu, à chaque renaissance, il faudrait réapprendre, reconstituer ses « logiciels intérieurs » en fonction du nouvel environnement où l'on se trouverait – de la même manière que, quand on fait l'acquisition d'un ordinateur neuf, il faut y réinstaller des programmes –, mais tout ce qui aurait été engrangé d'essentiel au cours des vies passées serait préservé : une certaine sensibilité, certaines dispositions créatives, une coloration intérieure...

Récemment, allongé dans l'herbe et le regard perdu dans le bleu du ciel, j'ai eu cette vision, claire comme l'évidence, d'un vieux et lourd manteau rouge et or, comme un costume de scène qu'un artiste aurait porté tout au long de son existence. J'en distinguais les moindres détails : la trame du tissu rendue apparente par l'usure, les couleurs fanées, les boutons manquants, les déchirures... Mourir de vieillesse serait comme quitter un vieux vêtement usé jusqu'à la corde pour se retrouver nu et léger comme au premier jour, mais agrandi de toutes les expériences vécues, de tous les moments d'amour partagés.

Je nous perçois ainsi comme des esprits – donc des sortes de champs énergétiques intelligents – ayant la chance de disposer du prodigieux outil qu'est le corps humain pour accomplir toutes sortes d'actions et évoluer intérieurement en contribuant à améliorer le monde, jusqu'au jour où notre vie prendra fin, mais une fin que je n'imagine pas être la fin de l'aventure. Comme au jeu des échecs, ce n'est pas parce qu'une partie se termine qu'il ne pourrait pas y en avoir d'autres par la suite : pour découvrir de nouvelles situations de jeu et progresser.

Ce qu'il nous est donné de découvrir et de créer est sans fin. Par ailleurs, le temps d'une vie est bien court. Pourquoi ne pourrions-nous donc pas bénéficier de plusieurs existences successives pour mener à bien notre développement ? Cela irait en tout cas dans le sens de la vie tel que nous l'avons vu, et ne serait pas plus incroyable que la vie elle-même.

Certains objecteront peut-être que, lorsque le cerveau est abîmé – comme en cas de lésion ou avec la maladie d'Alzheimer –, la mémoire peut disparaître et la raison se perdre, déduisant par là que l'esprit serait indissociablement lié aux

cellules cérébrales, et que, lorsque ces dernières cessent de fonctionner, l'esprit s'évanouirait avec elles. Ce n'est pas exclu, mais on peut aussi voir les choses autrement : lorsque le cerveau dysfonctionne, l'esprit personnel serait toujours présent mais ne serait plus opérant, son principal outil de communication avec le monde étant défaillant. On peut le concevoir en reprenant l'analogie du cerveau avec un ordinateur : si votre ordinateur fonctionne de travers, vous êtes toujours présent, mais, quand vous tapez sur le clavier, vos instructions ne sont pas suivies d'effets comme vous le souhaiteriez : peut-être ne se passe-t-il rien à l'écran, peut-être ne parvenez-vous plus à ouvrir vos fichiers enregistrés sur le disque dur, à moins que vous ne puissiez plus vous connecter sur internet ou imprimer de documents... Vous êtes toujours là, avec vos intentions et vos projets, mais sans pouvoir les mettre en œuvre ; vous êtes coupé du monde. Il pourrait en aller de même pour l'esprit lorsque le cerveau auquel il est associé ne répond plus correctement.

Quoi qu'il en soit, l'important n'est pas ce qui se passe après la mort. L'important, c'est ce que chacun fait de sa vie à l'instant où elle se

déroule. Après la mort, on verra bien ; ce sera la surprise. Mais, je n'ai pas trop d'inquiétude à ce sujet ; lorsqu'on a perçu que la vie est Esprit et que l'Esprit est Amour, on ne peut qu'être convaincu que cette surprise sera bonne, aussi bonne que la vie peut l'être quand on la respecte.

Voyons donc à présent quelques points qui semblent importants pour participer avec bonheur à ce grand jeu de la vie.

Vivre selon l'Esprit

La vie selon l'Esprit n'est pas une vie passive, terne et repliée sur soi. C'est tout l'inverse : c'est une vie agissante qui gagne en ouverture, en profondeur et en lumière. Plusieurs verbes, à mon sens, la caractérisent. Le premier : agir.

Agir

Lorsqu'on a pris conscience de la dimension spirituelle et du sens de la vie, on ne peut rester inactif. En effet, le désir est grand de s'avancer sur la piste et de profiter utilement de ce temps d'existence qui nous est donné – sinon, c'est rester sur la touche, se contenter de regarder les autres participer, et s'ennuyer, s'engourdir.

Agir n'est pas toujours facile ; il faut lutter contre les inerties en soi, contre les résistances de la matière ou celles de son entourage ; il peut y avoir des blessures ; comme en vélo, il faut souvent appuyer dur sur les pédales, mais c'est une belle satisfaction d'en voir les effets. Et puis, fort de notre expérience accumulée, la pente parfois se fait moins rude, nous permettant de profiter davantage du paysage, avec parfois d'agréables surprises qui sont comme de belles descentes où toute impression d'effort disparaît. On est alors dans le bonheur d'être et de faire, accompagné d'un sentiment d'accomplissement (donc, qui se mérite).

Agir éclaire l'existence et envoie aux autres un signal de vie – comme pédaler sur un vélo, si la dynamo est enclenchée, allume les feux avant et arrière, nous aidant à voir où nous allons et signalant aux autres notre présence. A l'inverse, rester inactif, c'est se priver de cette lumière, et, par suite, se retrouver dans une obscurité et un isolement insupportables pour l'esprit. Le risque est alors grand de tomber dans des conduites compensatoires dommageables : boulimie, achats compulsifs, drogues...

C'est en agissant que l'on donne du sens à sa vie. C'est en réalisant (aux deux sens du terme) que l'on se réalise.

Mais toutes les activités ne se valent pas.

Il y a les « activités plus » telles que : jouer avec ses enfants, se promener dans la nature, donner un coup de main à quelqu'un, lire, s'occuper de son jardin, embellir son lieu de vie, s'adonner à une activité artistique... Même les tâches usuelles, quand on les accomplit de manière positive, peuvent apporter une forme de sérénité : exercer son métier, ranger, passer le balai, plier du linge, éplucher des légumes, couper du bois, mettre ses comptes à jour...

Et puis il y a les « activités moins », comme : s'agiter, faire des choses qui n'ont pas de sens, médire, mentir, tricher, abuser, forcer, dégrader, escroquer, agresser, voler...

Agir dans le bon sens, avec les « activités plus », est le meilleur moyen pour être heureux. C'est comme si l'Esprit nous pénétrait, procurant un sentiment de paix, de clarté. A l'inverse, nuire, avec les « activités moins », rend malheureux,

comme si l'Esprit désertait notre être, nous laissant à notre désordre intérieur, avec un âpre sentiment de vide et de dégoût (en fait, l'Esprit ne disparaît pas, c'est seulement nous qui nous fermons à Lui et qui nous retrouvons alors dans l'obscurité).

J'aime à voir dans le mot « ouvrage » cette idée d'ouverture, par le fait d'agir positivement, à la dimension subtile de l'existence. On se met dans l'énergie du don, qui n'est autre que celle de l'Esprit : don de soi, don d'amour, don de vie. Rien d'étonnant, dès lors, que l'on puisse en retirer un grand bénéfice intérieur.

Quand on comprend ce qu'est la vie, on ne peut que vouloir agir dans le bon sens, car on voit qu'il y a tellement plus à gagner qu'à perdre.

Un « truc » pour élever son esprit et retrouver le calme en soi, si on l'a perdu : s'engager dans une « activité plus ». Il s'opère alors rapidement un changement d'état intérieur qui permet de se sentir plus léger, plus serein.

Les « activités plus » aident à passer du « petit je » au « grand je ».

Le « petit je » et le « grand je »

Le « petit je » ne fonctionne qu'au niveau de son intérêt particulier. Le « grand je » a travaillé à élargir sa conscience et s'attache à vivre de manière juste.

Le « petit je » et le « grand je » se ressemblent en apparence, mais à l'intérieur, c'est tout différent ; c'est l'ombre et la lumière.

Le « petit je » a tendance à ne considérer que l'aspect matériel des choses ; par suite, il tend à être comme la matière elle-même : lourd et inerte – ce qui fait dire au proverbe que *« l'homme est mieux assis que debout et mieux couché qu'assis »*. Pour le « grand je », c'est l'inverse qui est vrai : sans rejeter le côté matériel de l'existence, il préfère être debout, avancer, apprendre, agir, créer... en un mot : vivre.

Le « petit je » s'ennuie vite ; il lui faut de la distraction, changer souvent d'horizon, ou de quoi oublier son bourdon. Le « grand je » sait apprécier les plaisirs simples de la vie et trouve toujours des activités intéressantes à faire ; aussi se sent-il vivant et heureux.

Le « petit je » cherche à se valoriser ; il court après les honneurs, les possessions, l'argent... et il en voudrait toujours plus. Le « grand je » ne se prend pas pour plus qu'il n'est, ni ne cherche à s'attribuer plus que ce dont il a besoin. Il a compris qu'il y a plus de joie à vivre simplement, en se rendant utile aux autres, plutôt qu'à abuser d'eux à des fins égoïstes ; aussi va-t-il tranquillement son chemin, l'esprit en paix, inspirant confiance à ses semblables et jouissant de leur estime.

Le bonheur, c'est d'être au-delà du « moi je », c'est d'entrer dans les habits plus amples et plus souples du « grand je ».

Pour être heureux, il faut sortir le « grand je ».

Le « grand je » ne s'attrape pas par la force ; il ne vient que si on s'ouvre à l'Esprit et qu'on L'accueille en soi. Et ce n'est pas parce qu'on y est parvenu une fois que c'est définitivement acquis : les aléas, l'entourage, les pressions du monde ambiant... tout cela a vite fait de nous ramener dans les contours étroits du « petit je ». Comme le dit Christian Bobin, « *il faut tenir le pas gagné* ».

Pour rester vivant, pour demeurer dans les habits du « grand je », il faut essayer de rester connecté à l'Esprit, dans l'amour. Alors nous trouvons la bonne posture pour être reliés aux autres, tout en préservant notre liberté... et la vie peut devenir une merveille qui n'en finit pas de nous étonner, nous donnant en particulier la joie de devenir créateur à notre tour.

Créer

S'il est bon de réaliser une activité qui a du sens, créer une œuvre nouvelle, fruit d'une réflexion et d'un travail personnel, apporte encore plus de plaisir. On se situe sur un plan d'existence supérieur, et supérieures également sont les satisfactions.

Etre créatif n'a rien de sorcier : faire la cuisine en apportant sa touche personnelle, réparer un objet en faisant preuve d'astuce, trouver des mots adaptés à une situation donnée, plaisanter à bon escient... Autant de moments de vie, autant d'occasions d'être créatifs.

Des créations élaborées, comme la réalisation d'une œuvre artistique, peuvent demander un investissement personnel plus important et la capacité d'accepter l'idée que cela n'aboutisse pas directement. « *Cent fois sur le métier remets ton ouvrage.* »

Plus généralement, être créatif, c'est inventer sa propre vie pour essayer qu'elle corresponde à ce que l'on est au fond de soi – en ne craignant donc pas s'écarter des schémas qui sont donnés par la société si ces derniers ne correspondent pas précisément aux idées que l'on peut se faire de l'existence (tout en restant, bien entendu, à l'intérieur d'un cadre éthique qui impose le respect des biens et des personnes). Nous avons donc des choix à faire. Et si, par suite, nous nous rendons compte que nous nous sommes trompés, il conviendra de réorienter ces choix.

C'est ainsi que l'on progresse dans l'existence : en suivant sa propre voie et en cheminant par essais / erreurs / réajustements. Ce n'est certes pas toujours facile, mais c'est ce qui rend la vie riche et intéressante. C'est aussi cela qui fait avancer le monde.

Etre créatif est une nécessité pour devenir et rester soi-même. Et, si cela ne vient de nous, ce peut être la vie qui nous y pousse. Souvent en effet elle nous heurte, bouscule nos habitudes, et c'est au prix d'un effort créatif que nous parvenons à nous adapter et à retrouver un nouvel équilibre – ce qui à chaque fois nous fait grandir un peu plus intérieurement, comme par un phénomène de mue. C'est ainsi que les épreuves que nous rencontrons peuvent nous permettre de devenir plus forts, plus lucides, plus humains. « *Vent de face rend sage* », dit un proverbe.

Il ne faut pas être pressé pour créer. Il faut le temps, la détente, le recul... l'inspiration.

L'inspiration

Créer, c'est comme respirer : c'est laisser entrer l'air pur (l'Esprit) en soi, s'en nourrir, pour ensuite souffler à l'extérieur un air transformé en actions concrètes et originales.

Pour trouver l'in-spiration – qui, comme son nom l'indique, signifie : l'Esprit en soi –, il faut

donc s'ouvrir au mystère de l'existence pour que naissent en soi des impressions, des images qui ont du sens et que l'on va ensuite essayer de traduire à sa manière personnelle, dans le concret de l'existence, que ce soit par l'écriture, le dessin, la musique... ou simplement dans un art de vivre qui est peut-être la plus haute forme de création qui soit.

Ainsi vit l'artiste qui a développé cette capacité de s'émouvoir, lui donnant envie de restituer au monde un peu du cadeau de la vie qui lui a été fait. C'est cette disposition d'esprit qui fait jaillir en lui l'inspiration, comme un courant qui le porte et qu'il ne saurait laisser sans suite. Aussi s'emploie-t-il à acquérir les matériaux, les outils et les techniques dont il a besoin, et à travailler à l'élaboration de ses œuvres, sans compter son temps, ni se laisser influencer par l'éventuelle incompréhension des autres.

Mais chacun de nous est un artiste en puissance. Chacun a la possibilité de connaître ce souffle, cet élan – il suffit de s'ouvrir intérieurement – et de l'exprimer selon ses goûts, son vécu, les moyens pratiques dont il dispose...

Pour vivre de manière créative, mieux vaut disposer d'une certaine culture.

Se cultiver

Notre esprit est ce que nous possédons de plus précieux. Il est notre première demeure, le lieu incontournable où nous résidons à chaque instant de notre vie. Même si nous fuyons à l'autre bout du monde, il nous suit partout. Aussi est-il important de s'en occuper, de l'embellir, de l'enrichir... en un mot, de le cultiver.

Se cultiver et cultiver son jardin sont des activités très proches. Dans les deux cas, il y a de la patience, de l'attention, un entretien régulier, le plaisir de faire... et une grande satisfaction quand, au bout d'un temps de croissance discrète, on en récolte les fruits.

Se cultiver, c'est être ouvert, curieux de tout, c'est s'intéresser aux sciences, aux arts, à l'histoire, à la manière dont les gens vivent, ou ont vécu, ici ou ailleurs sur la planète... Tout cela est comme une nourriture qui peut nous procurer de réels plaisirs.

Une bonne manière de se cultiver, c'est d'aller à la rencontre des autres (sans pour autant être obligé de les suivre). Chaque personne que nous croisons a toujours quelque chose à nous apprendre. « Se frotter » à la pensée des autres aide à élaborer la sienne propre, soit pour s'en inspirer, soit pour s'en démarquer si elle ne nous semble pas conforme avec ce que l'on peut observer ou ressentir.

Lire est aussi un moyen privilégié pour se cultiver (il s'agit d'ailleurs d'une rencontre, avec un auteur, par livre interposé). Lire permet de s'approprier les subtilités du langage, cette merveilleuse invention qui a la précieuse propriété de pouvoir véhiculer de l'esprit à travers le temps et l'espace, le transmettant d'un homme aux autres. C'est ainsi que certains livres « livrent » de l'Esprit à travers leurs lignes – par quoi ils sont libérateurs.

Se cultiver, c'est aussi écrire. Qu'il s'agisse de phrases lues ou entendues et qui ont provoqué un écho en soi, ou qu'il s'agisse d'idées surgies de notre for intérieur à la faveur d'une éclaircie de conscience, ces mots que l'on couche sur les pages d'un carnet sont comme une lumière qui

pourra nous reconforter dans les moments gris, nous aider à garder un bon cap. Les belles phrases sont des trésors de vie retenus dans les fibres du papier.

Etre cultivé permet de conduire sa vie avec plus de discernement. Cela peut aussi aider à mieux comprendre le sens du verbe aimer.

L'art d'aimer

Aimer et être aimé est d'un grand réconfort, comme une lumière qui vient éclairer et réchauffer notre vie – en notant toutefois que ce verbe peut recouvrir des réalités différentes, et même contraires, puisqu'il peut désigner aussi bien une attitude altruiste (aimer pour l'autre, donner, prendre soin) qu'égoïste (aimer pour soi, pour recevoir, prendre). Un malentendu peut donc exister à son sujet.

Aimer, c'est cultiver en soi ces qualités de cœur qui font tant de bien quand on les rencontre chez les autres : respect, écoute, bienveillance, générosité, humour, discrétion, patience, douceur, capacité de pardonner...

Aimer l'autre, c'est vouloir son bien, souhaiter qu'il grandisse et s'épanouisse librement. C'est savoir donner au bon moment ce dont il a besoin pour être bien et avancer – mais pas trop ni n'importe comment, pour ne pas le gêner. C'est trouver la bonne distance, pour être présent sans l'étouffer, et préserver sa propre liberté. C'est accepter qu'il puisse éventuellement poursuivre son chemin sans que l'on soit à ses côtés...

Mais ne nous y trompons pas, le véritable amour n'a rien de mièvre ou de complaisant. Il ne s'agit pas de n'être que sourire, de tout laisser faire ou dire, sans réagir, ou de répondre toujours « oui » à tous – ce qui serait la porte ouverte à bien des dérives, n'apportant rien de bon ni aux autres ni à soi-même.

Aimer ses enfants, par exemple, ce n'est pas les laisser faire n'importe quoi, leur donner tout ce qu'ils réclament par caprice – ce qui les amènerait à devenir de petits tyrans, malheureux et désagréables.

Aimer est tout un art ; l'art de vivre, à son point le plus haut. « *Et vous aurez vécu, si vous avez aimé* », dit le poète (Musset).

Aider l'autre

Aider est une façon d'aimer (les deux verbes ne diffèrent d'ailleurs que d'une seule lettre).

Aider l'autre n'est pas seulement lui donner une pièce au passage ou lui servir un repas chaud le soir. Ce n'est pas non plus faire à sa place, ni accéder à tous ses désirs – ce qui ne le conduirait pas bien loin, intérieurement parlant.

Aider l'autre, c'est en fait l'amener à devenir lui-même, libre, autonome, capable d'aller son chemin sans béquilles et y trouver son bonheur.

Un bon moyen pour y parvenir est donc de l'éveiller au mystère de la vie, en contribuant à faire naître en lui ces qualités de cœur si essentielles pour vivre bien avec les autres et réussir dans ses entreprises.

Cet éveil peut se faire de manière directe, par la discussion, ou, si on en a le talent, de manière indirecte, par le biais de livres, de peintures, de films, de chansons...

Si on choisit la manière directe, il convient de s'y prendre comme le fait l'Esprit : en respectant la liberté de chacun, sans le presser, sans le pousser. Main tendue, mais sans insister s'il y a refus.

On aide aussi les autres en vivant soi-même selon l'Esprit, car cela ne manque pas de les faire s'interroger, pouvant, par suite, les amener à vivre de manière plus juste. Les actes, les attitudes en disent parfois plus que les paroles.

Lorsqu'on a le sentiment d'avoir pu aider quelqu'un à se mettre en marche sur un chemin de vie, alors on éprouve une forme sublimée du bonheur qui a pour nom la joie – signe pour soi-même que l'on est également sur un bon chemin.

Prendre soin de soi

Le corps, nous l'avons vu, est comme un véhicule qui nous est donné à la naissance. Nous l'utilisons le temps de l'existence ; il nous sert à apprendre, à réaliser des actions, à progresser. Mais il est fragile. Comme une voiture, il peut se casser ou

être endommagé à force de mauvais traitements. Ses fonctionnalités et sa durée de vie peuvent alors être réduites. Pour profiter au mieux de notre vie, il est donc important d'en prendre soin.

La qualité des aliments que nous mangeons est essentielle. Seul ce qui est vivant peut répondre à notre besoin de vie. C'est pourquoi les produits frais et cultivés de manière naturelle valent bien mieux que ceux issus d'une agriculture intensive – lesquels peuvent contenir des résidus toxiques ou des additifs de synthèse que les industriels ont utilisés pour tenter de les conserver plus longtemps et leur donner une apparence ou un goût qui les rendra attractifs.

Notre palais – si nous l'habitons aux produits sains – nous dit bien ce qui est bon et moins bon. Il suffit de comparer le goût d'une orange fraîche (bio de préférence), pressée ou non, au jus qui sort des briques du supermarché pour s'en rendre compte.

Faire attention à son alimentation ne signifie pas se priver. Au contraire, c'est la meilleure manière d'en découvrir les vraies saveurs et les vrais plaisirs.

Prendre soin de soi, c'est aussi :

- Faire attention aux nourritures psychiques que nous absorbons : livres, films, spectacles, fréquentations... Là encore, toutes ne se valent pas ; certaines peuvent nous éclairer, nous aider à avancer, quand d'autres peuvent nous tirer vers le bas, nous plomber.
- Entretenir son corps en l'exerçant régulièrement : s'étirer, marcher, faire du vélo, nager, jardiner... c'est bon pour le corps, mais aussi pour l'esprit. « *Mon esprit ne va si les jambes ne l'agitent* », disait Montaigne.
- Connaître ses limites et ne pas aller au-delà, ne pas trop charger sa barque ou son estomac. « *Celui qui sait dire "assez" est toujours content.* » (Lao Tseu)
- Équilibrer ses journées avec des temps différents et qui ont du sens : action et repos, activités physiques et intellectuelles, moments tournés vers les autres et de retour à soi...
- Préserver sa vie privée, sa famille, des agressions du monde extérieur. L'amour des

siens est un beau jardin qui doit rester à l'abri des envahisseurs. Rien n'oblige à regarder tout ce qui passe à la télévision ou à répondre à toutes les sollicitations.

De manière plus globale, prendre soin de soi, c'est prendre soin du monde dans lequel nous vivons, car nous en sommes complètement tributaires.

Prendre soin de soi, c'est aussi prendre son temps.

Prendre son temps

Les gens se dépêchent en pensant gagner du temps, mais ne serait-ce pas plutôt l'inverse qui se produit ? En allant vite, ne risque-t-on pas de passer à côté de l'essentiel (ce qui reviendrait à perdre son temps) ?

Prendre son temps permet d'apprécier cette vie qui circule partout, autour de soi et en soi. Essayer de la percevoir à chaque instant, dans chacun de nos gestes, donne accès à la joie simple – mais profonde – de se sentir vivant. « *Le seul fait de vivre, disait Louis Evely, devrait procurer de la joie en suffisance.* »

Réaliser qu'il y a de la vie, là, inexplicablement, a en effet quelque chose de saisissant en même temps que réjouissant et apaisant. Notre attention se porte au-delà de notre propre personne, s'ouvre à cette prodigieuse réalité de l'existence, apportant un sentiment d'émerveillement et de paix. Une activité, même la plus humble, peut ainsi procurer de vives satisfactions.

Prendre son temps permet de se centrer sur la qualité de ce que l'on est en train de faire, sans se préoccuper de la quantité qu'il reste encore à produire. Lorsqu'on parvient à trouver ce calme en soi, à quitter l'autoroute de la durée pour entrer dans le royaume de l'instant, alors la vie gagne en intensité, devient légère, lumineuse.

Prendre son temps n'est pas le perdre, c'est bien l'utiliser, car l'important n'est pas la vitesse à laquelle on va, mais la direction que l'on suit.

Après l'effort, il faut aussi savoir prendre le temps de se reposer. A cet égard, la sieste permet, contrairement aux apparences, de gagner en efficacité : un petit moment de repos au cours de la journée est largement récupéré par le gain de performance dans les heures qui suivent.

Prendre aussi le temps de fréquenter la nature ; c'est excellent pour l'équilibre physique et psychique : admirer les fleurs, les paysages, se promener dans la forêt, tendre l'oreille aux bruits des animaux qui, parfois, nous font le cadeau de se laisser voir, embrasser du regard le scintillement des eaux... Magie de la vie !

Et puis prendre le temps de respirer : laisser entrer en soi cet air chargé de senteurs naturelles, le retenir un peu dans ses poumons avant de l'expirer doucement... Se sentir exister, là, simplement, rien que la vie, rien que cette respiration en soi. Quelle paix, quel bien-être ! Et c'est souvent dans ces moments-là, de détente intérieure, que de belles idées nous viennent, comme si nous étions alors plus réceptifs à l'Esprit et que sa créativité pouvait davantage se manifester à travers nous.

Un professeur à l'âge de la retraite, alors que je le questionnais sur la vie, m'a répondu : « *Le meilleur, dans la vie, c'est de respirer l'air du soir, après une bonne journée de travail, en regardant le soleil se coucher* ».

Rien de tel que de l'air !

Ouvrons donc à présent les fenêtres de notre vieux monde, histoire d'y voir plus clair et d'aérer ; il y a pas mal de poussière, de fumées et de relents nauséabonds qui traînent. Un peu d'oxygène et de ménage lui feront le plus grand bien.

Deuxième partie

LE MONDE

Un monde malade

La société est comme un organisme vivant. Les analogies sont d'ailleurs étonnantes : ces millions d'individus exerçant divers métiers, comme des cellules spécialisées dans telle ou telle fonction, ces usines, comme des organes, fabriquant toutes sortes de produits destinés à l'ensemble de la collectivité, ces voies de circulation desservant les moindres endroits du pays, comme autant de vaisseaux sanguins (on parle d'ailleurs d'artère pour désigner un axe urbain très fréquenté), ces ordinateurs interconnectés comme des neurones, son administration centrale, comme un cerveau, ces réseaux de télécommunication, comme des faisceaux de nerfs, ces agents de police, comme des globules blancs chargés de neutraliser des agents (eux pathogènes) qui pourraient nuire au bon fonctionnement du corps...

Tout cela témoigne d'une organisation qui a du sens (et qui confirme au passage la thèse de l'intention créatrice à l'origine du vivant, tous ces développements sociaux n'étant pas le fait du hasard, mais d'une création, fruit d'une intelligence, d'une volonté).

Mais aujourd'hui, notre société est malade. En l'espace de quelques décennies, le monde s'est accéléré et déshumanisé d'une manière très perceptible. Une amie qui travaille à l'hôpital en a fait l'amer constat : il y a seulement quinze ans, les personnels soignants se connaissaient par leur prénom, prenaient le temps d'échanger quelques mots dans les couloirs, se souriaient. Aujourd'hui, rentabilité oblige, tout va très vite ; les gens ne prennent plus le temps de se parler, ne se connaissent plus, sont stressés, fatigués...

Si nous nous tenons un tant soit peu informés, il ne peut pas nous échapper que notre monde fume, chauffe, se dessèche et craquèle de tous côtés. Des quatre coins de la planète montent des cris de haine et de déchirants appels à l'aide que les puissants n'entendent guère.

Voyons tout cela de plus près.

Un développement devenu fou

Il est de sains développements : la graine se développe pour donner un arbre, l'enfant se développe physiquement et intellectuellement, les sociétés se sont développées, nous apportant de nombreux avantages... Mais le tour qu'a pris celui de notre économie plonge une partie de l'humanité dans la misère et provoque une effroyable dégradation de l'environnement.

Les exemples seraient nombreux pour illustrer la folie du monde actuel : ces animaux d'élevage que l'on entasse les uns sur les autres et à qui on fait absorber en permanence des antibiotiques pour qu'ils tiennent le coup jusqu'à l'abattoir, ces filets de pêches de plusieurs dizaines de kilomètres qui ratissent les océans, ces produits industriels qui sont conçus pour avoir une durée de vie limitée et ainsi doper les ventes, ces ordinateurs surpuissants qui spéculent à la microseconde sur les marchés financiers, ces quantités d'emballages et autres déchets toxiques qui gonflent de monstrueuses décharges ou qui sont rejetés à la mer, empoisonnant les coquillages et les poissons, lesquels finissent dans notre assiette...

L'exemple de l'agriculture intensive montre bien le cercle vicieux de ce développement aberrant : on dope la terre à coups d'engrais artificiels qui polluent les eaux et détruisent la vie des sols – laquelle assurerait pourtant une fertilité saine et gratuite. On y introduit les semences trafiquées des firmes multinationales. On arrose le tout de chimie pour combattre les maladies que ces végétaux dénaturés développent inévitablement, empoisonnant au passage les agriculteurs qui répandent ces substances, mais aussi l'air, l'eau, les sols, et donc, indirectement, chacun d'entre nous. Au terme d'un transport, parfois sur de longues distances, les produits de cette agriculture arrivent enfin, emballés sous plastique, sur les rayons des supermarchés. Que de pollutions, de destructions, de souffrances et de gaspillages – notamment énergétiques – pour produire des aliments insipides et malsains !

Les conséquences de tant d'inconséquences sont désastreuses et, même en y mettant le prix, on ne parviendrait pas à corriger complètement ces atteintes au vivant. Prenez l'exemple de l'eau, si indispensable à la vie, qui est de plus en plus polluée, et qui, même après d'onéreux traitements, contient encore toutes sortes de

résidus nocifs que nous ingérons : nitrates, pesticides, métaux lourds, substances médicamenteuses... Songez aussi à tous ces cancers et autres maladies dégénératives dont le nombre va en augmentant.

Une consommation aveugle

Consommer nous est nécessaire : il nous faut manger pour vivre, nous avons besoin de nous vêtir, de chauffer nos maisons, de fabriquer des outils pour mener à bien nos activités... Mais nombreux sont ceux aujourd'hui qui se laissent contaminer par une idéologie qui les pousse à vouloir toujours plus, sans être conscients des nuisances que cela peut occasionner.

Beaucoup commettent une erreur d'appréciation apparemment insignifiante, mais dont les effets sont néfastes : pour pouvoir s'offrir toujours plus de choses, ils veulent les payer le moins cher possible. S'ils voient deux produits d'apparence équivalente, ils prendront le moins cher, sans se demander ce que peut cacher la différence de prix (parfois le travail d'enfants à l'autre bout du monde dans des conditions abominables, ou

des ouvriers exploités dans un consternant mépris de l'environnement). Certains commerçants, avides de parts de marché, rivalisent ainsi d'habileté, pour proposer à des prix toujours plus bas des produits aux apparences toujours plus flatteuses, mais dont la qualité réelle diminue. Ils vendent du plomb au prix de l'argent en le faisant passer pour de l'or. Leurs concurrents sont poussés à s'aligner sur ces pratiques s'ils ne veulent pas être écartés de la course. Il en résulte une compétition forcenée, une mise sous pression du monde du travail, un immense gâchis.

Tout est poussé à l'extrême dans le but de dégager un maximum de profits. C'est la course à la puissance, au gadget « high-tech » dernier cri. Les avantages réels du progrès sont alors noyés dans la démesure et la confusion. L'accessoire prend toute la place, et l'essentiel est relégué aux oubliettes, générant malaise et maladies – mais qui sont encore une aubaine pour certains, car ils appellent à leur tour toute une industrie, notamment pharmaceutique.

L'idéologie consumériste est comme un gros nuage noir au-dessus de nos têtes, qui rend le monde tout gris, sombre...

... une idéologie soigneusement entretenue par une publicité envahissante.

Une publicité envahissante

La publicité a sa raison d'être ; toute nouvelle entreprise, tout nouveau produit a besoin de se faire connaître pour exister. Mais il y a diverses manières de procéder, plus ou moins heureuses.

Actuellement, celle qui nous est servie, que ce soit à la télévision, sur les pages des magazines, le long des routes, sur internet... est envahissante et souvent agressive ou indécente. Elle donne de la vie une image grimaçante de fausseté qui indispose l'esprit des adultes et déforme celui des enfants. Par ailleurs, elle représente un immense et coûteux gâchis (les budgets sont pharaoniques). Il n'est que de voir tous ces imprimés qui viennent gonfler nos boîtes aux lettres – ce qu'il est possible de limiter en posant un petit écriteau : « Pas de pub ».

Quand les produits sont réellement utiles et de qualité, point n'est besoin d'une publicité tapageuse ; une simple information au départ

suffit ; le bouche à oreille et la réputation qui se construit progressivement font le reste – même s’il est vrai que, dans le déferlement actuel de la mondialisation, avec l’obsolescence rapide de ses produits et la surenchère de sollicitations commerciales qu’elle induit, ces mécanismes traditionnels ont tendance à être étouffés.

Des drogues

Accompagnant tous ces dérèglements, on assiste à une consommation inquiétante de drogues, alimentant de multiples réseaux délinquants.

Les drogues sont des tentatives d’échapper artificiellement à des vies insatisfaisantes, soit pour des raisons extérieures : rythmes infernaux, habitats pouilleux, environnements dégradés, violences..., soit pour des raisons intérieures : une passivité, un manque de sens à sa vie, qui provoquent un malaise, un vide intérieur que l’on cherche à combler par tous les moyens : excès de nourritures, achats compulsifs, alcool, tabac, médicaments et autres addictions.

Ces artifices procurent une sensation de mieux-être, de remplissage, voire d’ivresse, mais qui s’efface vite, laissant place, dans la douleur, à un profond désarroi, car ils n’ont rien à voir avec la vraie vie. Par ailleurs, leur usage altère la santé et rend dépendant. Un cercle vicieux.

Notons au passage que la nature a mis à notre disposition un moyen agréable, efficace et sans danger pour nous déconnecter momentanément de la réalité : le sommeil. Débranchez le téléphone et la sonnette d’entrée, tirez les rideaux, allongez-vous, fermez les yeux et laissez-vous embarquer pour un voyage réparateur et apaisant, peuplé peut-être de rêves agréables et inspirants, un voyage qui vaut toutes les drogues et qui coûte beaucoup moins cher. Mais il est vrai que, pour goûter cette qualité de sommeil, il faut mener par ailleurs une vie satisfaisante.

Un recul des valeurs éducatives

Tout aussi dommageable pour la société, et en lien avec les éléments précédents : on assiste à un recul dans l’éducation des enfants.

Les enfants ont besoin d'être éduqués pour s'humaniser. Comme le dit Catherine Dolto : « *Il ne suffit pas d'être né d'un homme et d'une femme pour se développer comme un humain.* » Mais la folie dans laquelle le monde s'est engagé fait qu'ils sont de plus en plus passifs et livrés à eux-mêmes. Les occasions de sorties intéressantes – comme aller à la bibliothèque ou se promener dans la nature – sont parfois inexistantes et les aliments qu'ils consomment sont de plus en plus frelatés. Certains sont devant la télévision dès le matin, avant d'aller à l'école, ce qui encombre leur esprit et ne les met pas dans les meilleures dispositions pour apprendre ; ils s'endorment à des heures tardives après avoir regardé des films pour adultes ou pratiqué des jeux vidéo violents.

Quand les enfants ne sont pas éduqués et nourris – à tous les sens du terme – correctement, ils s'humanisent mal, ne développent que faiblement leurs aptitudes intellectuelles et relationnelles. Par suite, ils ont toutes les peines à s'adapter à l'école et, plus tard, à s'intégrer dans la société. C'est un terrible gâchis aux conséquences dramatiques : hyperactivité (traitée à coups d'amphétamines), repli sur soi, échec scolaire,

agressions, dépressions, drogues, délinquance... laissant place à une culture de l'assistanat, de la bêtise et de la violence gratuite.

Une école mise à mal

L'école, qui, dans de bonnes conditions, peut être un formidable lieu de vie – apprendre, comme se cultiver, est en effet une activité qui va dans le sens même de la vie, et il y a naturellement chez les enfants une soif de découvrir et de comprendre –, est largement mise à mal par ce recul des valeurs éducatives, et les métiers de l'enseignement sont de plus en plus difficiles à exercer.

D'une manière générale, l'école subit de plein fouet la dégradation du climat social. Le chômage et la précarité assombrissent les perspectives d'avenir, ce qui décourage les plus démunis et met une forte pression sur les autres. L'école a ainsi tendance à devenir un lieu de sélection engageant les élèves dans une course au diplôme dans laquelle le bonheur d'apprendre s'évanouit ; et les « mesurette » prises par les gouvernements successifs ne suffisent pas

pour améliorer son état – elles ne font souvent qu’ajouter à la confusion générale, en augmentant la charge déjà bien lourde des enseignants.

En outre, la tendance actuelle est à réduire le nombre de fonctionnaires – ce qui se justifierait dans bien des cas, notamment pour toutes sortes d’emplois de complaisance souvent grassement rémunérés, mais pas dans des domaines clés comme celui de l’éducation lorsqu’il y a travail effectif avec les enfants ou les adolescents. On voit ainsi des classes surchargées, des emplois d’enseignants spécialisés ou d’assistants de la vie scolaire disparaître... Tout cela ne va pas dans le bon sens.

La culture est le code génétique d’une société, et l’éducation, c’est la transmission de ce code. Négliger cette dernière, c’est donc se préparer de bien tristes lendemains, avec des phénomènes de dégénérescence sociale tels que l’on peut déjà en observer autour de nous.

Pour que l’école aille mieux, c’est en fait tout le système qu’il faudrait revoir en profondeur, et en particulier la place accordée à l’argent.

L’argent roi

L’argent n’est pas mauvais en soi ; il constitue un outil intéressant permettant aux hommes d’échanger les fruits de leur travail et de fonctionner en société.

Mais l’argent est devenu l’objet de toutes les convoitises. Aussi l’économie actuelle ressemble-t-elle à une gigantesque partie de Monopoly où il s’agit de dégager le maximum de profit dans le minimum de temps. Il en résulte une exploitation des uns par les autres et une répartition très inégale des richesses entre les individus – comme entre les pays –, certains parvenant à en accumuler de grandes quantités, pendant que d’autres en sont dépourvus.

Il est frappant de constater comme l’histoire se reproduit. A la veille de la révolution française déjà, les inégalités se creusaient, séparant jusqu’à l’extrême une minorité arc-boutée sur ses privilèges, d’une population exsangue. Déjà quelques esprits éclairés avaient tenté de modifier les règles du jeu social pour aller vers plus de justice, mais celles-ci n’avaient pas été du goût des puissants, et vite mises au panier.

Aujourd'hui, la partie de Monopoly est devenue mondiale, ce qui permet aux plus gros joueurs de décupler leurs bénéfices, sans se soucier des immenses dommages que leurs activités peuvent, directement ou indirectement, causer aux populations comme à l'environnement : spoliations, délocalisations, chômage, précarité, violences, dégradations, pollution, destructions de milieux naturels, misère, maladies, souffrances...

L'argent est devenu roi. Les sociétés s'enfoncent inexorablement sous la pression des lobbys et le poids des consommateurs inconscients, et les politiques classiques n'y peuvent rien changer, prisonnières qu'elles sont du cadre idéologique qui est justement responsable de cet état.

Comment nous sortir d'une telle situation ? Comment soigner ce grand corps malade qu'est devenue notre société ? C'est ce que nous allons voir à présent.

Soigner le monde

Le monde est malade ; il faut donc le soigner. Pour ce faire, deux grandes priorités se dessinent : préserver l'environnement et permettre à chacun d'accéder à un emploi. En regard de ces deux fondamentaux, qui sont à la base de la vie humaine, tout le reste est secondaire.

Ne pas permettre aux gens d'exercer une activité professionnelle et d'en vivre décemment, c'est les empêcher de se réaliser. Or, actuellement, une partie de plus en plus importante de la population ne parvient pas à trouver d'emploi – dans un monde où il y a pourtant tellement de travaux à effectuer, d'espaces à entretenir, de jeunes à former, de personnes à aider, de gens à soigner... et tant d'autres personnes également qui sont surchargées de travail, soumises à des pressions de plus en plus fortes, des rythmes de

plus en plus élevés, et qui aimeraient bien pouvoir partager un peu leurs tâches.

Les conséquences de ce phénomène sont très néfastes, d'abord pour les personnes directement affectées par le chômage, mais aussi pour leurs proches et la société dans son ensemble : dépressions, drogues, carences éducatives, délinquance, dégradations diverses, climat délétère, zones à l'abandon... sans parler de la dépense publique considérable que tout cela occasionne.

Comme le disait Louis Evely : « *Une vie non vécue a une puissance de destruction irrésistible.* »

Le chômage est ainsi un fléau social qui peut conduire à un douloureux déclin si on ne réagit pas sainement et rapidement.

Dégrader l'environnement conduit à une autre forme d'agonie. La pollution n'est pas qu'un mot qu'on entend aux informations ; c'est une réalité sombre, insidieuse, qui empoisonne et abîme la vie, provoquant des maladies, de la souffrance. De même, les mots : déforestation, épuisement des ressources naturelles, érosion de la biodiversité, réchauffement climatique...

renvoient à de lourdes atteintes, parfois irréversibles, portées à cette belle étoffe vivante qui habille notre planète et dont notre vie dépend.

Détruire l'environnement, c'est scier la branche sur laquelle nous sommes assis.

Face à ces deux impératifs, la plupart des états actuels sont défailants. Pourtant, si nous le voulions vraiment, nous pourrions résoudre ces problèmes – sans tomber dans les erreurs du collectivisme et de l'ultralibéralisme. Nous disposons en effet de tous les ingrédients et de tous les moyens pour réaliser un excellent gâteau, suffisamment gros pour que tout le monde puisse en profiter.

Éradiquer le chômage en préservant l'environnement est possible ; c'est une question de choix, de volonté collective, d'organisation.

Du travail pour tous

Pour qu'il n'y ait plus de chômage, il faudrait repenser le travail par rapport à son aspect humain, en sortant des logiques d'exploitation

qui conduisent à délocaliser les emplois et à les remplacer à tout va par des machines.

Le monde actuel se livre à une course folle et la solution n'est pas d'essayer de courir plus vite que les autres. Il ne s'agit pas de renoncer à améliorer la productivité du travail – ce qui, dans de nombreux cas, apporte des avantages indéniables, libérant les hommes de certaines tâches pénibles –, mais de voir que, au-delà d'un certain seuil, cette perpétuelle recherche de gains devient globalement contre-productive, car ses effets négatifs, en particulier sur l'emploi, mais aussi sur l'environnement, l'emportent sur les effets positifs escomptés.

Il s'agit donc de trouver une allure raisonnable qui permettrait à chacun de participer à la production des biens dont la collectivité a besoin – autrement dit, de mettre en adéquation consommation, production et emploi –, et cela dans le respect des libertés individuelles et de l'environnement. Pour cela, il faudrait relocaliser et humaniser le travail.

La vie locale, avec ses moyens de production à taille humaine, son agriculture respectueuse du

vivant, ses petites et moyennes entreprises, ses petits commerçants, ses artisans... constitue le terreau d'une société paisible et florissante où chacun peut trouver sa place, selon ses capacités et en allant à son rythme. « *Small is beautiful* », a dit un économiste inspiré.

Si certains secteurs de l'économie nécessitent de grosses structures, comme l'industrie lourde ou les hautes technologies, d'autres, comme l'agriculture, la fabrication de produits usuels ou la vente, ne nécessitent que de petites unités. Nos aliments et la plupart des objets dont nous avons besoin peuvent très bien être produits et vendus sans passer par de gigantesques exploitations agricoles, de grands groupes industriels, ou de grandes surfaces commerciales – lesquels, en proportion des quantités qu'ils fournissent, n'emploient que peu de personnes.

Il faudrait donc tendre vers une société équilibrée permettant le « gros » quand c'est légitime, mais laissant toute sa place au « petit ».

Plusieurs clés permettraient de relocaliser et de rendre le travail plus humain. La première : l'acte d'achat.

L'acte d'achat

Pour favoriser l'emploi, comme pour préserver l'environnement, l'acte d'achat par les citoyens que nous sommes, s'il était conduit judicieusement par un nombre important de personnes, pourrait être d'une portée considérable.

Acheter sain (c'est-à-dire des produits bénéfiques pour la santé), acheter éthique (c'est-à-dire des produits issus de pratiques respectueuses des hommes et de la planète), acheter local (c'est-à-dire des produits fabriqués le plus près possible de chez soi), est le s.e.l. pour redonner vie au pays – en même temps qu'une nécessité pour être cohérent avec soi-même, car on ne peut pas consommer des quantités de produits importés et se plaindre que le chômage, et tous les désordres qui vont avec, augmentent ; de même que l'on ne peut pas déplorer la dégradation de l'environnement si on achète toutes sortes de produits issus de pratiques polluantes ou générant des quantités de déchets toxiques.

Pour que l'on puisse reconnaître facilement les « bons » produits, les pouvoirs publics devraient rendre obligatoire la présence d'une signalétique

précise sur les marchandises, qui en indiquerait sans équivoque les qualités sociales, sanitaires et environnementales. On pourrait en particulier faire figurer le pourcentage de travail effectué en France pour fabriquer le produit.

Mais, pour développer un achat responsable, il faudrait que les produits bénéfiques ne soient pas – ou pas beaucoup – plus chers que les autres. C'est ce que permettrait une taxe en faveur de l'emploi et de l'environnement.

Une taxe en faveur de l'emploi et de l'environnement

Une grande mesure qui pourrait être prise au niveau national consisterait à instaurer une taxe à la vente qui amènerait chacun à payer le coût réel des produits qu'il achète, c'est-à-dire, non pas seulement le coût de fabrication, mais aussi les coûts sociaux et environnementaux associés.

Pour ce faire, une commission ad hoc pourrait attribuer deux notes à chaque produit mis sur le marché : une première pour sa qualité sociale, et une deuxième pour sa qualité environnementale.

En additionnant ces deux notes (qui seraient mentionnées sur les emballages), on obtiendrait une note globale correspondant à un taux d'imposition particulier. Les produits bénéfiques recevraient une note élevée et seraient peu ou pas imposés ; ceux qui sont néfastes recevraient une note basse et seraient fortement imposés. Les premiers ne coûteraient ainsi pas plus cher que les autres, ce qui inciterait à les acheter, et les seconds tendraient à disparaître – ou seraient utilisés de manière plus limitée, avec davantage de précautions.

Cette taxe aurait un effet bénéfique sur l'emploi :

- Elle inciterait les entrepreneurs à relocaliser leurs activités et à ne remplacer les employés par des machines que dans les cas où cela se justifie pleinement.
- Elle favoriserait le petit commerce (lequel, selon certains économistes, fournit cinq fois plus d'emplois que les grandes surfaces). En effet, elle permettrait aux petits commerçants de vendre à des prix comparables, voire moins élevés que ceux de la grande distribution, du fait qu'ils peuvent davantage travailler avec

de petits producteurs locaux, et aussi utiliser moins d'emballages, pratiquer le système des consignes... – plus que les grandes surfaces brassant des milliers de produits différents, souvent sur-emballés et d'origine lointaine.

- Elle stimulerait les activités d'éco-conception, de réparation, de revalorisation, de recyclage... ce qui serait positif, tant pour l'emploi que pour l'environnement.
- Elle favoriserait le passage à l'agriculture biologique dont on estime qu'il amènerait à multiplier par quatre ou cinq le nombre d'exploitants agricoles.
- L'argent dégagé par cette taxe permettrait de créer des emplois n'ayant pas de rentabilité directe mais qui sont pourtant nécessaires : dans le recyclage des déchets, la recherche, l'environnement, l'éducation, l'information, les contrôles, la santé...
- Par ailleurs, tous ces progrès permettraient de réaliser de considérables économies. Songeons à toutes les dépenses occasionnées pour tenter de réparer – sans y parvenir – les

effets désastreux provoqués par le chômage et la pollution, autant d'argent qui pourrait être utilisé pour promouvoir l'emploi.

En engageant la société dans un cercle vertueux, cette taxe aurait donc des effets très positifs, tant pour l'emploi, l'environnement, que pour les finances publiques.

Mais, bien entendu, elle ne serait pas facile à mettre en place, du fait qu'elle irait à l'encontre de puissants intérêts privés et d'habitudes bien ancrées. Par exemple, elle augmenterait le prix des marchandises importées. Il faudrait donc accepter de payer plus cher certains produits.

Autre exemple : elle n'épargnerait pas les produits chimiques toxiques pour la nature et l'homme, comme ceux utilisés dans l'agriculture intensive, ce qui, d'une part, exposerait, on l'imagine bien, à de fortes résistances de la part des industriels ou actionnaires qui tirent de juteux bénéfices de ce commerce, et, d'autre part, pourrait entraîner la fermeture d'usines, supprimant des emplois et causant une apparente diminution de rentrées fiscales pour les collectivités.

Pour ce qui est des emplois, il faut voir que, si la taxe amenait à en supprimer certains, ce serait pour en créer d'autres ailleurs, en plus grand nombre et de meilleure qualité – sachant que sa mise en application s'effectuerait de manière progressive, permettant à chacun d'anticiper et de s'adapter ; sachant également que des aides à la reconversion, financées par la taxe, pourraient être apportées aux personnes perdant leur emploi : formations, subventions ou prêts à taux zéro pour fournir un capital de départ aux personnes n'en disposant pas.

En ce qui concerne la diminution des rentrées fiscales, il faut considérer l'ensemble du dispositif et voir que, une fois sa mécanique lancée, les économies réalisées en raison de l'amélioration du climat social, de l'état de l'environnement, de la santé des personnes... compenseraient les manques à gagner. Il est toujours beaucoup plus économique d'éviter une détérioration que de la réparer une fois qu'elle s'est produite.

Autre difficulté : le mot « taxe » peut rebuter, surtout en ces temps difficiles ; mais celle-ci n'aurait pas grand-chose à voir avec d'autres pouvant servir à financer des investissements

ou des fonctionnements discutables, à nourrir des intérêts privés ou à payer des pots cassés du fait de pratiques douteuses.

Rien de tel avec cette mesure qui pourrait véritablement nous permettre de retrouver le chemin d'une économie prospère, pourvoyeuse d'emplois pour tous, avec en prime : un air, des eaux et des aliments de meilleure qualité, des vies plus saines et plus tranquilles, une nature préservée... et moins de tous ces maux que créent le chômage et la pollution – donc aussi moins de dépenses publiques pour tenter de les soigner, soit, une fois la boucle vertueuse bouclée, moins d'impôts divers à payer par chacun. Le jeu n'en vaudrait-il pas la chandelle ? d'autant que, entendons-le bien, cette taxe ne s'appliquerait pas à tous les produits, mais seulement à ceux qui nous plombent.

Pour que chacun puisse accéder à un emploi correctement rémunéré – ce qui lui permettrait d'acquérir ces produits de bonne qualité en les payant éventuellement plus cher –, il faudrait également revoir les règles du jeu économique.

Un jeu économique plus juste

Tout n'est pas à rejeter, loin s'en faut, dans notre système économique, lequel permet à un grand nombre de personnes de manger à leur faim, d'accéder à l'école, aux soins médicaux, de bénéficier d'un bon niveau de culture et de confort matériel... Mais il présente de lourds défauts qui nuisent à son bon fonctionnement.

Voici quelques réflexions et suggestions qui pourraient permettre de l'améliorer :

Voyons d'abord que la vraie valeur, ce n'est pas l'argent, mais le travail. C'est le travail qui produit nos aliments, qui construit nos maisons, qui confectionne nos vêtements, qui fabrique nos objets, qui éduque, qui forme, qui soigne, qui entretient, qui répare... L'argent n'est – ou ne devrait être – qu'un simple intermédiaire permettant de s'échanger du travail.

Voyons ensuite que les inégalités se creusent entre une classe qui possède les capitaux et une classe laborieuse qui se précarise et se délocalise, pendant que gonfle une troisième classe : les hors-jeu du système, qui vivent dans la

misère, l'assistance ou la délinquance (parfois les trois), situation bien évidemment intenable.

Il conviendrait donc de revoir les règles du jeu qui, actuellement, favorisent davantage le capital que le travail.

Ce faisant, il ne s'agit pas de revenir sur les principes de la propriété privée et du capital – qui constituent des espaces de liberté, d'activité et de créativité –, ni de vouloir niveler tous les écarts de richesse entre les individus (il est normal que ceux qui ont travaillé, qui se sont montrés entreprenants, disposent d'un confort de vie mérité), mais seulement de rendre le jeu économique plus fonctionnel et plus humain, de telle sorte que chacun puisse y trouver une place active et en vivre dignement.

La taxe en faveur de l'emploi et de l'environnement précédemment préconisée, contribuant à relocaliser les productions et privilégiant les petites structures – limitant donc les concurrences déloyales, la course forcenée à la productivité, l'emprise des pouvoirs financiers, et réduisant les écarts de revenus entre dirigeants et employés –, constituerait déjà une immense avancée.

L'état pourrait aussi imposer davantage les très hauts revenus, et en particulier ceux du capital – ce qui, on s'en doute, susciterait des réactions d'opposition, mais pas forcément partagées par tous ceux qui possèdent et gagnent beaucoup, certains pouvant se trouver heureux de vivre plus que confortablement (même avec ce qui leur resterait) dans un pays civilisé, bénéficiant de nombreux services et biens collectifs, et de contribuer largement à son bon fonctionnement.

On pourrait également concevoir que, à chaque génération qui quitte la scène sociale, il y ait une plus grande redistribution des cartes. Une augmentation des droits de succession pour les plus fortunés irait dans ce sens.

Pour la transmission de patrimoines productifs nécessitant un savoir-faire particulier détenu par les héritiers, ces derniers pourraient en conserver l'usufruit – de manière à préserver un outil de travail et une qualité de production –, mais, en cas de revente ou de location de ces propriétés, l'état prélèverait son dû.

Une partie plus importante des biens accumulés par les personnes au cours de leur existence

reviendrait ainsi aux états qui disposeraient de davantage de ressources, garderaient la maîtrise de leur territoire, et pourraient opérer une redistribution qui réduirait les inégalités.

Par ailleurs, savoir que, après leur mort, une grande partie de leur patrimoine serait restituée à la collectivité atténuerait peut-être la tendance de certains à accumuler sans fin des possessions matérielles en se livrant à une égoïste course au profit dont les effets sur la société et l'environnement sont, nous l'avons vu, très négatifs.

Certains grands héritiers potentiels ne verraient sans doute pas d'un très bon œil une telle mesure. Pourtant, sur un plan personnel, elle pourrait leur être bénéfique, car, si tout est donné sans l'avoir mérité, alors on passe à côté de la satisfaction de construire sa vie et de se réaliser par soi-même.

Tout l'argent récolté grâce à ces dispositions permettrait de financer les services publics, des investissements d'intérêt général, une recherche indépendante des pouvoirs privés, un paysage audiovisuel sans publicité... Il pourrait également être utilisé pour aider des personnes

motivées – mais n'ayant pas eu la chance de naître dans des familles aisées – à créer leur entreprise ou à acquérir un bien productif (fond de commerce, exploitation agricole...).

Les caisses de l'état sont le cœur de l'organisme social. Pour que ce dernier fonctionne bien, pour qu'il soit correctement « irrigué », elles ont besoin, comme notre propre cœur, de ces flux entrant en quantités égales à ce qui en sort.

Bien entendu, ces mesures en direction des contribuables devraient s'accompagner d'une réforme de l'état (nous y reviendrons) pour que l'argent collecté – ce sang social – soit utilisé à bon escient, ce qui est loin d'être toujours le cas actuellement.

Pour que la société aille mieux, un autre point important consisterait à redéfinir les règles de fonctionnement des banques et de la bourse, dont certaines pratiques nuisent gravement à l'intérêt des peuples. Il s'agirait en fait de revenir à la fonction première de ces organismes qui est de permettre aux particuliers ou aux entreprises de réunir les capitaux nécessaires à leur développement.

Pour y parvenir, on pourrait commencer par interdire cette possibilité qui est donnée aux acteurs financiers de vendre, quand leur cours est élevé, des titres qu'ils ne possèdent pas encore, pour les acheter plus tard, lorsque leur cours a atteint des niveaux plus bas, ce qui leur permet d'empocher au passage un différentiel, mais sans rien avoir apporté à la société, si ce n'est d'avoir contribué à la baisse d'une valeur boursière, donc à l'affaiblissement d'une entreprise et à la spoliation de petits porteurs.

Pour limiter la spéculation – qui s'apparente à du parasitisme –, on pourrait également taxer fortement à la revente les titres boursiers lorsque leur acquisition est récente, en réduisant progressivement la hauteur de cette taxe en fonction de la durée de conservation des titres. On inciterait ainsi leurs propriétaires à les garder longtemps, ce qui stabiliserait les marchés en favorisant les investissements réels.

Ces régulations permettraient de bénéficier des avantages d'un système capitaliste : libertés, propriété privée, esprit d'entreprise, création de richesses... mais sans les effets néfastes dont nous avons parlé. Nous cheminerions ainsi sur

une ligne de crête salubre, entre un capitalisme sauvage et un collectivisme sclérosant, et irions vers des sociétés plus paisibles, plus humaines, plus respectueuses de la planète, plus évoluées en somme, pour le plus grand bien de tous.

Si les solutions « par le haut » proposées précédemment tardent à se mettre en place – ce que l'on peut craindre compte tenu des puissants intérêts privés en jeu –, les collectivités peuvent s'organiser à leur échelle pour redonner des couleurs à leur tissu économique, par exemple en émettant des monnaies locales d'appoint – comme cela se pratique déjà, ici ou là, avec succès –, ce qui favorise les échanges de proximité, permettant la création ou le maintien d'emplois existants, avec un effet humanisant.

La dette publique

Le gonflement ahurissant de la dette publique de certains états depuis une trentaine d'années – et qui ne fait que s'accroître – est la conséquence inévitable des inconséquences de notre société : ses gaspillages, ses délocalisations, son chômage, ses fonctionnements aberrants, les

désordres sociaux qui en résultent et qu'il faut ensuite réparer, toutes ces pollutions à nettoyer, ces maladies à soigner... jusqu'aux monstrueux intérêts de cette même dette qu'il faut payer chaque année. Tout cela, c'est autant d'argent qui fait défaut dans les caisses des états et qui les conduit à s'endetter toujours davantage.

Pour sortir de cette spirale infernale, il faudrait assainir le jeu économique, comme nous l'avons vu, ce qui, d'une part réduirait les dépenses de l'état, et d'autre part assurerait à ce dernier des revenus suffisants pour fonctionner sans devoir recourir à l'emprunt.

Lorsque les états ont besoin de réaliser certains investissements, ils pourraient décider de ne plus être tenus d'emprunter à taux d'intérêts auprès d'établissements commerciaux, mais de pouvoir le faire à taux zéro auprès de leur banque centrale – ou de celle d'autres pays, dans le cadre des relations amicales qui devraient exister entre les nations –, ce qui leur permettrait de garder la maîtrise de leur dette.

Pour ce qui est de la dette existante – qui ne pourra jamais être résorbée dans les conditions

prévues, tant elle est démesurée –, une solution consisterait à considérer comme du remboursement de capital tout ce qui a été payé jusque là en intérêts, ce qui la ramènerait à de plus justes proportions et permettrait d'en voir le bout.

Quand nous accepterons de remettre l'argent à sa juste place et de jouer respectueusement la partie, la dette deviendra gérable.

La question des retraites

Un mot au passage sur les retraites.

Voyons d'abord que, pour soi-même, la question de la retraite ne se pose pas de la même manière lorsque l'on aime son travail ou lorsqu'on le subit. Tel petit commerçant ou artisan, ayant exercé son métier avec bonheur, pendant des années, au sein d'un tissu social cohérent, n'est pas forcément pressé de prendre sa retraite. S'il a trouvé là un cadre et un équilibre de vie qui le met en lien avec les autres, lui donne l'occasion d'être actif et le sentiment d'être utile, pourquoi devrait-il s'arrêter sous prétexte qu'il a atteint un certain âge – pouvant bien entendu adapter

son activité à ses capacités, ralentissant peut-être son rythme ou faisant appel à une personne plus jeune qui pourra l'aider et qu'il pourra former par la même occasion ?

En fait, le problème des retraites renvoie moins à la question de la durée du travail qu'à celle de sa qualité et de l'esprit dans lequel on l'accomplit. La question n'est difficile que parce que nous sommes dans un système productiviste très inégalitaire, très cloisonné, parcouru de fortes pressions qui rendent le travail rigide et pénible. Travailler à la chaîne ou dans des conditions de stress permanent est usant. On comprend dès lors que les gens n'aient qu'une envie : arrêter au plus tôt de travailler pour avoir enfin le sentiment de profiter de la vie. C'est fort dommage, car, quand le travail a du sens et qu'il est accompli paisiblement, il peut être source de grandes satisfactions.

Si le travail était plus humain, dans un contexte social et environnemental plus harmonieux, la question des retraites ne se poserait plus dans les mêmes termes.

La mondialisation

En lien avec les questions d'emploi et d'environnement, il y a celle de la mondialisation.

L'idée de mondialisation en elle-même est intéressante, permettant aux peuples de s'enrichir mutuellement par les échanges de ressources et de savoir-faire, l'ouverture aux autres cultures... Elle l'est également pour régler des problèmes mondiaux, notamment environnementaux.

Il ne s'agit donc pas d'être « pour » ou « contre » la mondialisation, mais de faire en sorte qu'elle soit juste, respectueuse des hommes, des cultures et de la planète.

Pour cela, il faudrait que chaque pays, selon un principe d'autonomie, puisse se développer à son rythme, selon les modalités qu'il s'est lui-même fixé, en ne recourant aux importations que pour les seuls biens qu'il n'est pas en capacité de produire lui-même.

Pour permettre cette autonomie – qui ne serait pas autarcie ou repli sur soi, mais ouverture intelligente aux autres –, chaque pays pourrait

fixer des quotas d'importation ou, comme nous l'avons vu, mettre en place une taxe en faveur de l'emploi et de l'environnement. On favoriserait ainsi une plus grande indépendance des pays vis-à-vis des marchés financiers (actuellement largement dominés par la spéculation), une plus juste répartition des emplois et des richesses, de meilleures conditions de vie et de travail pour tous, une réduction du trafic de marchandises, d'où moins de pollution et d'énergies dépensées, et, les échanges respectueux faisant les bons amis, de meilleures relations internationales.

C'est donc un double mouvement qu'il conviendrait d'opérer : à la fois dé-mondialiser – autrement dit relocaliser – les productions matérielles, et mondialiser les « productions spirituelles », c'est-à-dire tout ce qui est du domaine de l'échange de savoir et de savoir-faire, la concertation, la réflexion commune, la coopération, l'entraide..., dans la reconnaissance d'une appartenance commune à l'humanité et au monde.

Il faudrait en fait passer d'une logique de compétition et d'exploitation à une logique de coopération et de respect.

Quelles énergies ?

Parmi les grandes questions qui se posent à nous, il y a aussi celle de l'énergie.

Tout organisme, tout appareil, toute société a besoin d'énergie pour fonctionner. Mais notre société actuelle en est très gourmande, ce qui n'est pas sans poser de lourds problèmes.

Le pétrole, le gaz naturel et le charbon constituent des sources d'énergie remarquables en termes de densité énergétique et – du moins pour les deux premières – de souplesse d'utilisation. Mais ces énergies, issues de la transformation d'êtres vivants morts et enfouis dans le sol au cours des temps géologiques, ne sont pas inépuisables et vont être de plus en plus difficiles et polluantes à extraire. Par ailleurs, leur combustion provoque une augmentation de la concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, et, par voie de conséquence, un réchauffement de la planète. Elles ne devraient donc être utilisées qu'avec parcimonie, en essayant de s'en passer au maximum pour les activités ordinaires de l'existence.

Le nucléaire pose également question : faut-il poursuivre dans la voie de l'atome pour ses avantages à l'égard du réchauffement climatique, ou faut-il y renoncer compte tenu de ses risques ? Au regard des réalités écologiques, la réponse est claire : la vie est essentielle ; le nucléaire la menace lourdement et sur le long terme, en posant l'immense problème des déchets et des installations vieillissantes ; il serait donc sage de l'abandonner au plus tôt.

Les seules énergies qui vaillent actuellement sont les énergies renouvelables. Il conviendrait donc, d'une part de les développer, et d'autre part de mettre nos modes de vie et l'organisation de notre société en adéquation avec ces ressources énergétiques de bonne qualité.

Cela serait possible : en limitant les gaspillages, en privilégiant les circuits courts – donc en relocalisant l'économie –, en construisant des habitations plus économes, voire autosuffisantes en énergies, en pratiquant une agriculture plus écologique, en fabriquant des objets plus durables, plus facilement réparables, en nous attachant à réduire le volume de nos déchets et à les recycler au maximum, en vivant plus

simplement, plus près de la nature et de ses rythmes, en nous déplaçant davantage à pied ou en vélo, en rétablissant les commerces et les services de proximité... – ce qui ne signifierait pas forcément vivre moins bien, au contraire.

En fait, pour résoudre l'équation énergétique, il faudrait sortir de l'idéologie de la croissance selon laquelle c'est en augmentant toujours plus les productions industrielles, les exportations, les rendements, la consommation... que nous pourrions sortir de la crise actuelle.

Quelle croissance ?

Qu'ils soient de droite ou de gauche, les politiques qui occupent le devant de la scène ne jurent que par la croissance. Mais toute personne de bon sens se rend bien compte que ce « toujours plus » qu'elle appelle est insoutenable, entraînant : pollution, épuisement des ressources naturelles, déforestations, réchauffement du climat, rythmes de vie infernaux... avec des conséquences qui pourraient être dramatiques : pénuries d'eau, désertifications, famines, migrations massives, misère, violences, guerres...

Peu de temps après avoir écrit ces lignes, j'ai fait un rêve marquant qui illustre bien le fait que la croissance ne constitue pas forcément une panacée : Je marchais tranquillement sur une agréable petite route de campagne par une belle journée ensoleillée. Sur ma gauche, je croisais bientôt quelques personnes pauvrement vêtues, assises à l'ombre d'un talus caillouteux. Elles semblaient désœuvrées, attendant que le temps passe, le regard vide. Quand soudain, surgissant par derrière, un « quad » aux lignes arrogantes, zébré de motifs agressifs, arriva à vive allure et à grand bruit. L'homme qui chevauchait l'engin était casqué et enveloppé d'une combinaison flambant neuve assortie à sa machine. Il passa juste à côté de moi sans tourner la tête ni ralentir, puis s'engagea sur la droite (faut-il y voir une allusion politique ?) dans un petit raidillon garni d'une herbe fraîche et bien fournie qu'il défonça dans un vacarme assourdissant, laissant derrière lui un nuage de fumée malodorant. Mais la pente était raide, et, malgré son moteur lancé à fond, il ralentissait de plus en plus. Presque arrivé en haut de la côte, l'engin bascula en arrière avec son conducteur qui, au terme d'une chute retentissante, tomba la tête la première sur la route. Fou de

rage et de douleur, l'homme se releva d'un bond et se mit à sauter et gesticuler en tous sens, agressant les hommes qui étaient assis là. Après, ce fut un encombrement de véhicules, une grande confusion, alors que de nombreuses personnes gisaient sans vie sur la route...

La notion de croissance n'a de sens que jusqu'à un certain point, selon certaines formes de développement, saines (le cancer aussi est croissance), et pour autant que les ressources nécessaires soient disponibles. Lorsqu'un individu a atteint une certaine taille ou un certain poids, toute croissance supplémentaire peut devenir handicapante – sauf si on parle de croissance spirituelle ou de biens non matériels, comme la culture, l'éducation, la conscience, la sagesse, où, là, il n'y a pas de limites.

Même si la croissance économique était là, elle ne réglerait pas véritablement le problème de l'emploi, car ce qui intéresse les puissants de ce monde, ce sont les bénéfices à court terme qu'ils pourraient retirer d'une augmentation des échanges marchands – et pas l'emploi qui au contraire viendrait réduire leurs profits. Dans le contexte actuel de compétition et de course à la

productivité, où le travail humain est remplacé autant que faire se peut par des machines, une croissance économique s'accompagnerait certes d'une création d'emplois, mais ne ferait pas pour autant disparaître le chômage – et accentuerait les problèmes environnementaux.

Cette croissance appelée de leurs vœux par les politiciens est donc une fausse solution à un vrai problème, un trompe-l'œil destiné à maintenir en place le plus longtemps possible un système aberrant, lequel fait les affaires de certains, mais conduit le monde à sa perte.

Retrouver le chemin d'une économie saine et pourvoyeuse d'emplois ne se fera pas en essayant de doper artificiellement la croissance (par exemple en voulant la « relancer par la consommation », comme on l'entend parfois, car si cette dernière s'appuie sur des productions délocalisées, on ne voit pas en quoi elle pourrait réduire significativement le chômage ; elle ne ferait qu'enfoncer un peu plus le pays dans le gaspillage, la dette, la confusion et la désorganisation), ni en attendant la bouche ouverte que celle-ci revienne, mais seulement en nous attachant à relocaliser le travail et à le rendre plus humain.

Les acteurs de l'économie solidaire l'ont bien compris, qui ont réussi, au cours des dernières années, à créer un grand nombre d'emplois, là où l'économie de profit, globalement, n'a fait qu'en supprimer.

Pour sortir avec bonheur de l'idéologie de la croissance, il nous faudrait reconsidérer notre relation aux objets, comprendre en particulier que « plus » n'est pas forcément synonyme de « mieux ».

Les objets

*« Aïe on nous fait croire
Que le bonheur c'est d'avoir
De l'avoir plein nos armoires
Dérisions de nous dérisoires... »*

Alain Souchon

Les objets sont des prolongements de soi. Il est utile d'en posséder quelques uns, mais en posséder trop nous encombre et nous alourdit. Comme lors d'une randonnée en montagne avec sac à dos, il faut trouver le juste milieu entre le « trop » qui serait pénible à porter, et le « pas assez » qui pourrait nous être dommageable.

Trop d'objets tue l'objet. Il n'est que d'observer les enfants de nos pays dits « riches », couverts de cadeaux et dont les chambres débordent de jouets, pour s'en rendre compte (le système commercial sait s'y employer pour que chaque fête, chaque anniversaire soit l'occasion d'acheter des quantités de marchandises). Paradoxalement, cela ne leur permet pas, ni d'être plus heureux, ni de jouer mieux ; ils sont littéralement gavés et leur créativité est étouffée sous l'abondance et la facilité des stimulations. Ainsi, je me dis souvent que l'on vit mieux avec peu.

Les plus grandes satisfactions que l'on puisse connaître correspondent à des états intérieurs de connexion avec la vie : dans la rencontre de personnes agréables, la fréquentation de milieux naturels préservés, la réalisation de projets qui nous tiennent à cœur... elles ne sont pas liées à l'accumulation d'objets qui, au contraire, peut nous éloigner de ce bonheur d'être.

Il est donc bon de cerner précisément ses besoins matériels et de trouver la manière d'y répondre simplement ; alors, on peut vivre pleinement sa vie, sans empiéter sur celle des autres, et on contribue à préserver l'environnement.

Voilà qui peut amener à reconsidérer la notion de progrès.

Un progrès éclairé

La notion de progrès, en elle-même, est positive. La vie est créative et cherche toujours à améliorer l'existant. C'est ainsi que nous sommes devenus ce que nous sommes, êtres vivants doués de conscience. Par ailleurs, les sciences et les techniques ont permis des avancées qui ont rendu la vie des hommes moins rude. Mais, au nom du progrès – en fait au nom de l'argent –, les hommes ont pu se fourvoyer gravement.

Pour aller dans le bon sens, il faudrait admettre, d'une part que la vie est le fruit d'une intelligence qui nous dépasse, et d'autre part que nous sommes une partie indissociable d'un Grand Tout fragile et complexe : la nature. Comprendre aussi que la santé – la nôtre, celle des autres et celle du monde en général – passe par le respect d'un ordre et d'un équilibre naturels. Il ne faut donc pas se croire supérieur à la nature, mais apprendre à composer avec elle,

en avançant prudemment, respectueusement. C'est ainsi que l'on peut réellement progresser.

A cet égard, la prise en considération de la dimension spirituelle de l'existence est très prometteuse : l'étude des interactions esprit-matière – que la mécanique quantique a déjà commencé à mettre en évidence – permettrait sans doute des avancées majeures dans la compréhension du vivant, avec des applications en médecine, en agriculture, dans l'industrie des matériaux, les transferts d'informations dans la mise au point d'énergies propres et abondantes...

Il ne s'agit donc pas de rejeter le progrès, mais de différencier celui qui va dans le sens de la vie et celui qui la dégrade, pour garder l'un et abandonner l'autre, en faisant en sorte que les considérations de profits financiers ne passent pas avant la santé et le bien-être des populations.

Nous voyons par là que le progrès est moins une affaire de science que de conscience, et qu'il n'est pas forcément lié à l'idée d'innovation technologique, le fait de renoncer à une pratique néfaste constituant une avancée importante.

Et les OGM ?

Les organismes génétiquement modifiés sont des êtres vivants ayant subi l'introduction artificielle d'un gène supplémentaire dans le but de modifier leurs caractéristiques. Peut-on réellement en attendre un progrès ?

Si, comme je le pense, les êtres vivants sont l'expression d'une intelligence supérieure, leur code génétique pourrait être comparé à une toile de maître réalisée au fil du temps, petite touche par petite touche, et dont les subtilités nous échappent – d'où ces harmonies extraordinaires pouvant s'observer dans la nature. Selon cette analogie, modifier artificiellement l'ADN reviendrait à prendre un tableau de Renoir et à le confier à des enfants munis de gros pinceaux en pensant que cela pourrait l'améliorer. Pas sûr que le résultat serait supérieur à l'original !

Les faits le confirment : l'utilisation des OGM appelle tout un arsenal de produits chimiques pour lutter contre les maladies dont ils sont plus facilement victimes – des produits dont l'efficacité tend à décliner dans le temps, vu

que les agents pathogènes s’y adaptent, et qui en appellent donc toujours d’autres, plus puissants et plus toxiques ; une escalade à la violence qui fait l’affaire de certains mais qui constitue un désastre pour l’environnement et les populations humaines.

Par ailleurs, les OGM peuvent être des plantes dans lesquelles on a inoculé un gène de résistance aux herbicides, ce qui permet de traiter chimiquement les cultures pour tuer les « mauvaises herbes », mais pas les plantes modifiées. Or, ces herbicides sont très toxiques et absorbés par les végétaux qui, si on les consomme – eux ou les animaux ayant été nourris avec – peuvent, à la longue, avoir de funestes effets sur la santé...

Mieux vaudrait donc abandonner ces OGM et revenir à des pratiques agricoles respectueuses des sols et de la biodiversité – cette dernière constituant un capital inestimable, ne serait-ce que pour faire face aux pathologies végétales par la possibilité de croisements de variétés intéressantes sur le plan agronomique avec des variétés sauvages résistantes –, sans oublier le grand nombre de variétés traditionnelles qui est volontairement écarté des circuits commerciaux

(avec le « catalogue officiel des semences » et l’interdiction de vendre les variétés n’y figurant pas – une législation absurde qui n’est qu’un stratagème permettant aux firmes agro-industrielles d’imposer leurs produits et d’augmenter leurs profits).

Si nous avons l’intelligence de respecter les fonctionnements du vivant, nous parviendrons à nourrir en qualité et en quantité les populations d’aujourd’hui et de demain... à condition toutefois de ne pas devenir trop nombreux sur la planète.

La question démographique

On discute beaucoup pour savoir comment on va faire pour subvenir aux besoins croissants d’une population qui augmente sans cesse, mais rarement on remet en question le nombre d’humains sur la planète. Question pourtant cruciale, car la concentration humaine pose d’évidents problèmes sociaux et écologiques ; mais question souvent éludée car on touche à des sujets sensibles, de l’ordre de l’intime ou de l’économique, en y reconnaissant aussi un danger, car on pourrait dériver vers des solutions

totalitaires, comme cela a déjà pu se pratiquer au cours de l'histoire.

Pour traiter cette question, il faut d'abord voir que, malgré ses capacités intellectuelles et ses prouesses techniques, l'espèce humaine reste fondamentalement une espèce animale, régie comme les autres par des lois naturelles. Dès lors qu'il y a surpopulation, se créent inévitablement des phénomènes de compétition et de surexploitation des ressources naturelles, dommageables tant pour l'environnement que pour les individus eux-mêmes.

Il faut également considérer que cette question est intimement liée à celle du mode de vie, car dix milliards d'humains respectueux de la nature seraient sans doute mieux supportés par la planète que deux fois moins d'individus ayant des modes de vie toxiques.

Si nous voulons tous disposer d'un minimum de confort matériel et d'un accès à certaines technologies modernes intéressantes, il faudrait donc que nous ayons l'intelligence de nous réguler par nous-mêmes, en tant qu'espèce. C'est une question de bon sens si nous ne

voulons pas que des phénomènes morbides se chargent de le faire à notre place.

Les discours politiques natalistes reposent sur des vues à court terme (pour payer les retraites, relancer la croissance...), et ne prennent pas en compte les paramètres écologiques – ni même économiques d'ailleurs, car quel sens y a-t-il à mettre toujours plus d'enfants au monde dans un contexte de chômage exacerbé ?

La solution n'est pas de construire toujours plus de logements pour accueillir une population toujours croissante, de faire encore disparaître des forêts, de pomper toujours plus d'eau, de fabriquer toujours plus de voitures, de consommer toujours plus d'énergie, de produire toujours plus de déchets... Mieux vaudrait amorcer une décroissance démographique pour tendre vers un équilibre qui rendrait notre présence compatible avec les capacités de régénération de la planète, et laisserait suffisamment de place aux autres espèces vivantes – qui ont aussi le droit d'exister et dont nous sommes tributaires.

Bien entendu, il ne s'agit pas de ne plus avoir d'enfants – et encore moins de faire disparaître

une partie de la population –, mais simplement d'inviter chacun à choisir en conscience le nombre d'enfants qu'il souhaite mettre au monde.

Ces régulations pourraient parfaitement s'opérer en douceur, avec humanité, en expliquant, en donnant aux populations les moyens de maîtriser leur fécondité, et en adoptant des politiques incitatives appropriées – qui respecteraient les choix de chacun, mais qui le placeraient aussi face à ses responsabilités.

L'important n'est pas d'avoir beaucoup d'enfants, mais de bien les éduquer.

Éduquer les enfants

Éduquer un enfant, c'est l'aider à grandir, à révéler ses potentialités et à devenir autonome, pour qu'il puisse voler de ses propres ailes, trouver sa place parmi les autres au sein de la société, et mener une vie épanouissante.

Comme jardiner, éduquer demande du temps, de l'attention, du soin, quelques connaissances, de la patience, quelques interventions énergiques

parfois, de la persévérance... Ce n'est donc pas facile, mais c'est une belle satisfaction de voir les enfants vivre et progresser.

Pour bien grandir, les enfants ont besoin d'un contexte rassurant et stimulant, donc d'adultes qui leur fournissent des nourritures (dans tous les sens du terme) de qualité, qui les protègent (suffisamment, mais pas trop) en leur donnant des repères et des habitudes de vie, qui leur offrent des occasions de fréquenter la nature en les éveillant à ses merveilles et ses mystères, qui les emmènent dans des lieux de savoirs et de culture (bibliothèques, expositions...), qui les ouvrent au plaisir de la lecture, qui leur communiquent le goût de l'effort et du travail bien fait, le sens des limites, qui leur apprennent le respect de soi et de l'autre, la patience...

Il est important que les adultes s'intéressent aux enfants : qu'ils leur parlent, les écoutent, les encouragent, jouent avec eux, nourrissent leur imaginaire, mettent à leur disposition les matériaux dont ils ont besoin pour faire leurs expériences, leur permettent d'être actifs et de se rendre utiles – par exemple en leur donnant l'habitude de participer aux tâches de la vie

quotidienne –, leur confient des responsabilités en rapport avec leur âge, les amènent autant que possible à se prendre en charge... Il faut que jeunesse réalise.

Les adultes doivent donc éviter de tout faire à la place des enfants – une tentation pour gagner du temps –, car c'est en réfléchissant et en agissant par soi-même que l'on développe son intelligence et que l'on devient plus autonome. Un proverbe chinois dit : « *J'entends et j'oublie. Je vois et je retiens. Je fais et j'apprends.* »

Si, éduquer un enfant, c'est répondre à ses besoins, ce n'est donc pas forcément accéder directement à tous ses désirs. Il est souvent bénéfique de l'amener à donner un peu de lui-même pour les réaliser.

Pour éduquer, l'ingrédient essentiel, en fait, c'est l'amour. Nous sommes des êtres d'amour. Nous fonctionnons à l'amour. Mais le véritable amour inclut l'intelligence, une certaine fermeté bienveillante, une certaine rigueur, nécessaires pour que ceux dont on a la charge puissent se développer harmonieusement, dans le respect des autres et d'eux-mêmes.

Les jeux de société

Un mot au passage sur les jeux de société, qui constituent des outils intéressants pour éduquer agréablement les enfants.

Comme leur nom l'indique, ces jeux favorisent la vie en société. Un enfant qui les pratique sera plus équilibré et trouvera plus facilement sa place parmi les autres, puisqu'il développe par là, en y prenant plaisir, toutes sortes d'aptitudes sociales et intellectuelles. En effet, avec ces jeux, il apprend à respecter des règles communes, à attendre son tour, à réfléchir, à anticiper, à chercher des stratégies, à prendre des risques, à se montrer prudent, à gérer sa frustration, à coopérer, à mieux se connaître...

Le jeu est souvent sous-estimé, considéré à tort comme une activité futile ; or il est très riche, très formateur pour les enfants. Quelle que soit sa forme (jeux de construction, jeux d'imitation, jeux sportifs, jeux de société, jeux de rôles, jeux de mots...), il leur permet en particulier de stimuler leurs capacités d'abstraction qui constituent le « terreau » à partir duquel leur intelligence va pouvoir se développer.

Donner aux enfants des occasions de jouer – et jouer fréquemment avec eux –, c’est les aider à devenir et rester de bons élèves, car, pour eux, apprendre reviendra à jouer dans leur tête. Lorsqu’ils feront de la lecture, de la grammaire ou des mathématiques, ils auront le sentiment de jouer avec les lettres, les mots, les nombres, en en retirant du plaisir. Ils parviendront ainsi plus facilement à fournir les efforts nécessaires pour apprendre, en se décourageant moins face aux inévitables difficultés qu’ils rencontreront.

Précisons que les jeux de société ne s’adressent pas qu’aux enfants. Chacun peut y trouver son compte, car ils ouvrent des espaces de gratuité et de convivialité permettant de rencontrer l’autre par delà ses différences d’âge ou de culture, tout en exerçant plaisamment ses facultés.

Notons également que leur domaine est très vaste, comportant de nombreux jeux méconnus et pourtant très riches, que l’on peut découvrir dans les ludothèques, les magasins spécialisés, sur internet (signalons, à ce propos, l’excellent site de François Haffner : www.jeuxsoc.fr), ou à l’occasion de festivals qui se tiennent chaque année un peu partout en France.

Un jeu politique plus inspiré

Nous avons besoin de structures et de règles communes pour pouvoir vivre et fonctionner ensemble de manière satisfaisante et créative (comme dans un jeu de société). Nous avons également besoin de personnes éclairées pour conduire le pays avec discernement et entretenir de bons rapports avec les nations voisines.

Pour nous doter de règles justes et de dirigeants avisés, le meilleur système est sans doute la démocratie, laquelle permet, en principe, de rendre les décisions collectives – donc a priori moins arbitraires que si elles sont prises par un seul petit groupe ou, pire, par un seul individu.

Nous sommes soi-disant en démocratie, mais nous voyons bien que certains élus ou hauts fonctionnaires ont tendance à se comporter comme les aristocrates de jadis, comme si le pays était à leur service – alors qu’ils sont là au contraire pour servir la cause commune. Il n’est que de voir la réaction de certains élus qui ont rejeté la proposition récente de réduire de dix pour cent leurs traitements pour participer à l’effort de remboursement de la dette publique.

Plusieurs mesures pourraient permettre d'aller vers une meilleure gouvernance :

Le rapport à l'argent étant un bon indicateur de niveau d'esprit (cf. le « petit je » et le « grand je »), une première mesure consisterait, pour toute personne qui aspire à diriger une collectivité, à rendre publiques l'origine et la hauteur de ses revenus, la nature et la valeur de son patrimoine, ainsi que sa contribution à l'effort fiscal au cours des dernières années. Un devoir de transparence pour qui aspire à conduire les autres.

Une seconde mesure consisterait à réduire les écarts de salaires entre gouvernants et gouvernés. Pourquoi un élu ou un haut fonctionnaire devrait-il gagner beaucoup plus et bénéficier de retraites plus avantageuses que n'importe quel autre citoyen ne faisant pas moins preuve de qualités humaines ou intellectuelles, et qui travaille dur pour gagner de quoi vivre et payer ses impôts ?

Saluons, à cet égard, l'exemple de José Mujica, actuel président uruguayen, qui reverse 90 % de son salaire de chef d'État à des œuvres caritatives, vivant ainsi avec le salaire moyen de son pays.

A propos de cumul des mandats, on peut comprendre que, dans un souci de lien entre les différents niveaux de décisions, un élu puisse occuper plusieurs fonctions. Mais en quoi cela devrait-il l'amener à cumuler salaires et autres avantages rattachés à ces fonctions – sachant qu'on ne peut pas être partout à la fois et que cumuler des mandats conduit nécessairement à déléguer, donc à payer des personnes supplémentaires ? Qu'un élu puisse posséder différentes casquettes, pourquoi pas ; mais qu'il le conçoive alors dans un esprit de service, sans que cela occasionne une dépense publique supplémentaire. Une solution logique pour y parvenir serait de diviser les salaires reçus pour chaque mandat par le nombre de mandats exercés. On procède bien ainsi pour les fonctionnaires de base occupant plusieurs postes à temps partiel ; pourquoi en irait-il autrement pour les fonctionnaires situés plus haut dans la chaîne administrative ?

En dehors du fait que ces mesures permettraient de réaliser de substantielles économies d'argent public, elles contribueraient à installer aux postes de décisions des personnes à priori plus honnêtes, davantage animées par la volonté de servir que par celle de se servir. Par suite, les

décisions qui seraient prises iraient davantage dans le sens de l'intérêt général.

Pour les grandes questions de société, on pourrait également faire davantage appel au référendum. Les citoyens, qui connaissent bien les réalités laborieuses de la vie, sont capables de voir – parfois mieux que les élus – ce qui va dans le bon sens. Et puis, une décision collective a plus de poids, plus de légitimité, qu'une autre prise en petit comité.

Une autre mesure consisterait à prendre en compte les votes blancs dans le calcul des résultats électoraux. Ces derniers correspondraient ainsi davantage à la réalité du paysage social – et ramèneraient peut-être certains élus à un peu plus de modestie.

Toutes ces dispositions permettraient au peuple de se réconcilier avec la politique. Chacun deviendrait plus responsable et plus conscient des enjeux sociaux et environnementaux. Les lois seraient plus justes, mieux acceptées et mieux respectées. Les sociétés fonctionneraient dans un esprit plus démocratique et plus citoyen. Elles respireraient mieux. De l'air !

La question de l'immigration

Objet de nombreux débats et source de vives tensions : la question de l'immigration.

Un pays, une nation, c'est – ou ce devrait être – un peu comme une chorale : une diversité de personnes s'appliquant à chanter ensemble pour produire un univers sonore bien plus riche et bien plus beau que si chacun chantonnait de son côté. Diversité, donc, mais aussi unité dans la volonté commune de produire un chant collectif harmonieux. Nous comprenons par là que tout élargissement de la chorale suppose quelques conditions :

- Il faut la volonté sincère, à ceux qui arrivent, de s'intégrer, en commençant par demander au chef de chœur s'il peut les accueillir, et en acceptant de chanter la même partition que les autres – ce qui ne veut pas dire abandonner son style musical particulier, mais savoir être discret, pour ne pas créer de dissonances ; ou alors trouver des modes d'expression accordés à l'ensemble, lesquels peuvent ainsi améliorer la qualité polyphonique.

- Il faut aussi que les choristes veuillent bien accueillir les nouveaux venus, leur faire une place, les aider à trouver leurs marques – ce qui dépend de l'état d'esprit des uns et des autres.

- Il faut enfin l'espace pour recevoir toutes ces personnes, la salle où répète la chorale ayant ses limites.

La question de l'immigration est donc en fait celle de l'intégration. Elle ne peut trouver de réponse heureuse que s'il y a bonne volonté, intelligence et respect de tous côtés, dans des conditions matérielles qui s'y prêtent.

Observons cependant que tout le monde n'est pas obligé d'apprécier le même style musical. D'où l'intérêt qu'il y ait une diversité de nations permettant à différents courants sociaux de pouvoir s'exprimer, faire leurs expériences, avoir leur histoire, leur culture, leur originalité, leurs fonctionnements particuliers susceptibles d'inspirer les autres. Mais, bien entendu, ces nations doivent se respecter mutuellement, se rencontrer, se connaître, entretenir des rapports amicaux, coopérer, formant ainsi le « concert des nations ». Là encore, diversité et unité.

Après, il faut bien voir que la question de l'immigration est liée à la misère qui sévit un peu partout dans le monde actuellement, qui pousse de nombreuses personnes à vouloir fuir leur pays d'origine dans l'espoir de trouver ailleurs des conditions de vie meilleures – mais aussi pour connaître cette société de « consommation » qui miroite sur tous les écrans de télévision.

Ainsi, ce n'est pas une question de racisme ; car, pour la plupart des gens, peu importe la couleur de peau du voisin, mais ils voient bien que ces afflux incontrôlés de personnes posent de lourds problèmes à la société, les processus d'intégration ne pouvant alors plus s'opérer de manière satisfaisante, générant : misère, trafics, délinquance, dégradations, phénomènes de rejet, et de considérables dépenses pour un état déjà fragilisé par sa dette et son chômage.

C'est donc une réponse globale qu'il convient d'apporter à cette question : contrôler certes les flux migratoires, mais surtout faire en sorte que chacun puisse vivre dignement dans son propre pays – ce qui renvoie à la plupart des points abordés dans ce chapitre, en particulier « La mondialisation ».

Vers un nouveau palier évolutif

De même qu'une personne malade en raison d'un mode de vie anarchique ne retrouvera sa santé que si elle adopte des habitudes de vie plus saines – aucun médicament ne pourra remplacer cela, ce dernier pouvant même aggraver son état –, le monde ne retrouvera sa santé que si nous cessons de l'empoisonner et de l'exploiter à l'excès, en adoptant des pratiques plus respectueuses du vivant.

Le remède à la maladie du monde se trouve en chacun de nous, d'une part parce que nous avons le pouvoir, du moins en démocratie, de voter pour certaines politiques meilleures que d'autres, et d'autre part parce que nous pouvons changer notre manière de vivre, en particulier celle de consommer, sans attendre que les gouvernements mettent en place des systèmes plus justes ou que les multinationales adoptent des pratiques plus vertueuses.

C'est donc un changement d'état d'esprit qu'il nous faut opérer collectivement, prenant en particulier conscience d'une nécessaire harmonie d'ensemble, tant sociale qu'environnementale,

pour que chacun puisse aller bien – d'où l'importance d'informer, d'éduquer, d'expliquer, ou simplement de vivre sainement, ce qui, quand on partage des moments avec d'autres, ne manque pas d'éveiller leur curiosité.

Plus nous serons nombreux à partager cette conscience élargie, plus nous pourrons faire poids contre les pouvoirs aveugles et la société se transformera, car on ne peut rien contre une population qui se soulève dans son ensemble.

Cela peut sembler utopique aujourd'hui, mais « utopique » ne signifie pas « impossible » ; cela veut simplement dire qu'il reste encore un bout de chemin à parcourir avant d'y parvenir. Et, ce bout de chemin n'est peut-être plus très long ; les systèmes productivistes sont dans une telle impasse, le monde dans un tel état de délabrement et d'asphyxie, avec des perspectives encore plus sombres si nous persistons dans les voies actuelles, que le temps est peut-être proche d'un saut de conscience collectif qui annoncera le passage de la société de consommation que nous connaissons aujourd'hui, à une nouvelle, plus heureuse, fondée sur les valeurs de l'écologie et de l'humanisme : sens du vivant, vision globale

et à long terme, équilibre, respect des autres et de la nature, concertation, coopération, entraide, éducation, jeu amical...

Certes, des phénomènes de compétition et de prédation existent dans la nature, mais la société (à quelque niveau que ce soit : famille, école, entreprise, village, ville, région, nation, monde) s'apparente – ou devrait s'apparenter – à un organisme vivant plus qu'à une jungle. A nous, donc, qui possédons les capacités de conscience pour y parvenir, de fonctionner, non pas comme des animaux en lutte les uns contre les autres, mais comme des êtres civilisés, agissant de concert pour le plus grand bien de chacun.

Tel est le nouveau palier évolutif qui se dessine devant nous, qui permettra au monde de retrouver sa santé et ses couleurs.

Un frein, sans doute, à cette évolution est la pensée matérialiste qui fait que la vie apparaît lourde, fatigante, incompréhensible et vaine, d'où des tendances à l'angoisse, à l'inertie, à l'accumulation compulsive de biens matériels, au développement de stratégies pour essayer de vivre sur le dos des autres, à la recherche de

distractions ou d'honneurs donnant un éphémère et illusoire sentiment d'exister...

Reconnaître la présence d'un Esprit créateur et aimant à l'origine du vivant nous amène à voir la vie sous un jour différent. Nous comprenons qu'elle n'est pas que matière livrée à elle-même, mais qu'elle est sous-tendue par une dimension spirituelle lui donnant corps et âme, qu'elle a un sens, qu'elle est en devenir, et que nous y avons un rôle à jouer.

Nourrir cette conscience nous aide à dépasser nos craintes, nos étroitesse, nos pesanteurs, nos pulsions de possession ou de domination, nos vanités, pour naître à des vies plus claires, plus légères, plus aimantes, plus justes...

Telle est la voie qui conduit à la métamorphose.

Il s'agit donc de vivre dès aujourd'hui, et pour notre plus grand bonheur, comme nous serons amenés à vivre tous demain : selon l'Esprit.

Le monde selon l'Esprit

Voici un petit aperçu de ce que pourrait être le monde si, tous, nous nous attachions à vivre selon l'Esprit.

Comme Martin Luther King, « *I have a dream* » :

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous comprendrons que le bonheur n'est pas dans l'accumulation de biens matériels, la puissance ou la gloire, mais dans une vie bonne et qui a du sens, une vie qui voit plus loin que soi.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous cesserons de nous exploiter les uns les autres. Le travail retrouvera ses lettres de noblesse. Il ne sera plus perçu comme le boulet que l'on tire, mais comme une rame permettant d'avancer au fil de l'eau.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous reviendrons à des modes de productions aux dimensions humaines. Nous saurons nous organiser pour partager le travail et les fruits de ce travail. Le chômage et la misère disparaîtront, et avec eux la délinquance.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous serons très attentifs à la qualité des produits que nous consommons. Privilégiant ceux qui favorisent l'emploi local et l'environnement, les autres tendront à disparaître, pour notre plus grand bien à tous.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous ne nous laisserons plus abuser par la publicité tapageuse. Celle-ci cessera donc d'enlaidir les paysages et de laver le cerveau de nos enfants. Nous serons moins encombrés de superflu et éviterons bien des gaspillages.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous nous attacherons à préserver les ressources naturelles et à produire le moins possible de déchets polluants, concevant des objets durables, réparables, et les recyclant au maximum. La Terre nous dira merci et nous le rendra.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous adopterons des pratiques agricoles et industrielles respectueuses du vivant. L'eau des rivières redeviendra claire et saine, invitant à la promenade, à la pêche ou à la baignade. Nos aliments retrouveront saveur et qualité.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous respecterons les animaux en n'infligeant plus à ceux que nous élevons des conditions de vie concentrationnaires et des morts barbares. Leur chair, si nous la consommons (avec modération), ne nous rendra plus malades.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous mènerons des vies plus simples, plus sereines, plus proches de la nature et de ses rythmes, des vies qui « respirent », et nous nous porterons mieux. Les hôpitaux se désengorgeront et la sécurité sociale retrouvera son équilibre.

Quand nous vivons selon l'Esprit, nous ne mettrons pas plus d'enfants au monde que ce que la Terre peut raisonnablement en supporter. Nous préserverons ainsi les habitats naturels des autres espèces, lesquelles pourront continuer d'exister dans leur beauté et leur diversité.

Quand nous vivrons selon l'Esprit, nous saurons nous entendre pour fonctionner ensemble dans un esprit d'entraide et de coopération équitable. Tous les pays retrouveront dignité et prospérité, et les populations ne seront plus poussées à fuir le leur pour venir s'échouer ailleurs.

Quand nous vivrons selon l'Esprit, chacun aura à cœur de donner le meilleur de lui-même, de respecter les autres et la planète, de se cultiver, d'éduquer ses enfants, de contribuer au bon fonctionnement de la société... Le monde aura un visage plus souriant.

A nous de jouer

Pour aller vers ce monde meilleur, il est urgent de comprendre :

Comprendre la vie, ce grand et mystérieux jeu dans lequel nous sommes engagés.

Comprendre la nature, et en particulier notre nature humaine, corps et esprit.

Comprendre aussi les sociétés humaines, avec leurs mécanismes vertueux ou vicieux qui nous tirent vers le haut ou vers le bas. Nous l'avons vu, il existe actuellement de puissantes formes de dictatures – notamment économiques – qui nous mènent à notre perte. Ne pas le reconnaître, c'est se condamner à en rester prisonniers.

Mais comprendre ne suffit pas ; si rien ne change dans nos fonctionnements, si nous ne prenons pas de vraies décisions suivies d'effets, la spirale destructrice dans laquelle nous sommes engagés ne s'arrêtera pas.

Par exemple, si on continue de déverser dans la nature des tonnes d'engrais chimiques et de pesticides – dont on a pourtant bien compris, d'une part qu'ils étaient très néfastes, et d'autre part qu'il était possible de s'en passer –, la qualité des eaux, de l'air et de nos aliments ne s'améliorera pas, et des maladies continueront de nous « tomber dessus ».

Il nous faut donc aussi changer certaines de nos pratiques. Il nous faut donc aussi agir.

On l'a bien vu dans la première partie du livre, l'Esprit ne fera pas le travail et ne règlera pas les problèmes à notre place. C'est à nous de nous prendre en charge, de nous organiser, d'imaginer, de construire, de faire fonctionner, en un mot, de « créer » ce monde harmonieux et heureux dans lequel nous souhaitons vivre.

On peut rêver de nouvelles technologies qui nous sauveront d'une catastrophe annoncée. Nous en découvrirons sans doute, mais ne comptons pas trop sur elles pour réparer tous les dégâts occasionnés par notre inconséquence actuelle. En matière d'écologie, lorsque le mal est fait, il n'est souvent d'autre solution que d'attendre que la nature veuille bien éponger les taches – si tant est que cela soit possible.

L'important est moins de trouver de nouvelles technologies (qui risquent d'aggraver notre état) que de nous organiser de manière responsable, en respectant la vie et ses principes. Et point n'est besoin pour cela de nouveautés ; des solutions simples et de bon sens existent déjà – ou sont parfaitement envisageables avec les moyens du bord – qu'il ne tient qu'à nous de mettre en œuvre ou de développer davantage.

La vie est faite de nécessités, mais, comme dans un bon jeu, elle est aussi faite de choix qui, les petites gouttes d'eau faisant les grandes rivières, peuvent être déterminants : choix des produits que l'on achète, des aliments que l'on consomme, des lieux que l'on fréquente, des activités que l'on pratique, du rythme auquel on va... et ce

n'est pas parce que d'autres, même s'ils sont nombreux, font des choix différents qu'on est obligé de les suivre. Ce n'est certes pas toujours facile, mais c'est cela qui donne du sens à la vie, qui nous construit intérieurement et qui permet, à chaque victoire remportée sur l'inertie, l'ignorance et l'égoïsme, d'éprouver de la joie.

Dans ce grand et motivant chantier qui nous appelle, chacun de nous peut jouer un rôle. Qui que nous soyons, quelle que soit notre place dans la société, quel que soit notre âge ou notre culture, nous pouvons apporter notre pierre à l'édifice. Et toutes les actions qui vont dans le bon sens, même les plus modestes, comptent.

Alors, à nous de jouer...

Retrouver l'auteur sur son blog : www.delair.sitew.fr

Table

Préface de Jean-Marie PELT	7
Avant-propos	11

Première partie : LA VIE

Le mystère de la vie	15
Un Esprit créateur	17
L'esprit personnel	21
La plasticité cérébrale	24
Un Esprit aimant	26
Les moustiques	27
La souffrance	30
Les maladies	32
La mort	33
Le jeu de la vie	37
Les chemins de vie	38
Le sens de la vie	40

Le tandem esprit-matière	42
Le hasard	45
Les miracles	46
Après la mort	51
Vivre selon l'Esprit	59
Agir	59
Le « petit je » et le « grand je »	63
Créer	65
L'inspiration	67
Se cultiver	69
L'art d'aimer	71
Aider l'autre	73
Prendre soin de soi	74
Prendre son temps	77

Deuxième partie : LE MONDE

Un monde malade	83
Un développement devenu fou	85
Une consommation aveugle	87
Une publicité envahissante	89
Des drogues	90
Un recul des valeurs éducatives	91
Une école mise à mal	93
L'argent roi	95

Soigner le monde	97
Du travail pour tous	99
L'acte d'achat	102
Une taxe en faveur de l'emploi et de l'environnement	103
Un jeu économique plus juste	109
La dette publique	115
La question des retraites	117
La mondialisation	119
Quelles énergies ?	121
Quelle croissance ?	123
Les objets	127
Un progrès éclairé	129
Et les OGM ?	131
La question démographique	133
Éduquer les enfants	136
Les jeux de société	139
Un jeu politique plus inspiré	141
La question de l'immigration	145
Vers un nouveau palier évolutif	148

Le monde selon l'Esprit	153
--------------------------------------	------------

A nous de jouer	157
------------------------------	------------

*Cet ouvrage peut être
téléchargé gratuitement
sur : www.delair.sitew.fr*

Ménager – 30100 Alès
Achevé d'imprimer en décembre 2013
Par www.copy-media.net
CS 20023 - 33693 Mérignac cedex
Dépôt légal : décembre 2013
Imprimé en France